

n°33

15 août 1997

10 F

corbières

Le quotidien du banquet

matin

Des hommes contre

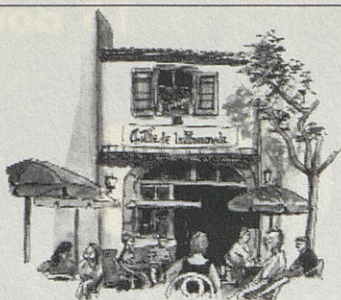
La littérature noire
dit le malheur des humbles

Affiche > Journée noire à Lagrasse : Daeninckx, Martin, Vautrin > L'Aude des lettres : Henri Gougaud >

Crimes et vertus en Corbières : L'art du greffier > Cadavre exquis : Alain Raybaud >

Un été, des étals : La menthe > Garrigue : Les ennemis > Inédits : François Bon

S



Café de la Promenade

Bar • Snack • Glaces

Thierry JAUBERT

11220 Lagrasse
Tél: 04 68 43 15 89



Hautes Corbières Électricité

Jean-Paul Louvet

Installations électriques pour bâtiments neufs et anciens,
Antennes et réceptions satellites,
Installations solaires et éoliennes

11330 Lairière - Tél : 04 68 70 05 96

Entreprise Bourianes

34, Bd de la promenade
11220 Lagrasse
Tél. : 04 68 24 00 16 - Fax : 04 68 24 01 71

PLOMBERIE - ZINGUERIE - CHAUFFAGE - RAMONAGE

Dépannage :

CHAUDIÈRES FUEL - CHAUDIÈRES GAZ
CHAUFFE-EAU - POÊLE FIOUL

La nouvelle équipe du restaura

"Le Petit Saint"

vous souhaite la bienvenue



Service en terrasse
carte Épicure
pendant le Banquet du Livre
Service nocturne après les animations

Auberge Saint-Hubert - Lagrasse - Tél : 04 68 43 15 22

Château Villemagne



L'Exploitation

Sur 23 hectares de sols argilo-calcaire dont 17 hectares en Appellation d'Origine Contrôlée Corbières, notre vignoble est planté en vieux Carignan, Grenache noir, Syrah, Cinsaut pour les rouges et Grenache blanc, Marsanne et Chardonnay pour les vins blancs et les vendanges se font à la main. La vinification se fait dans la Cave du Château. Artisans vignerons depuis cinq générations; vous trouverez nos vins élevés en barriques et affinés en bouteilles.

Vous pourrez déguster gratuitement tous ces Vins ainsi que le jus de raisin au Cellier. Vente et expédition.

Le Gîte

Pour rendre plus agréable votre séjour dans notre magnifique région gardée par les Châteaux cathares, nous avons créé un gîte et deux chambres d'hôtes.

Un couple d'artisans Vignerons

Paulette et Roger Carbonneau

Vous recevront tous les jours dimanches et fêtes.

Ils vous parleront de l'histoire de la région, des vestiges découverts sur le site, des vignes et de la vinification.

Au Château Villemagne - 11220 Lagrasse - Tél. 68.24.06.97

Les hommes contre

Sur la ville plane l'ombre méphistophélique de Fantomas.

Dans les rues moites et noires, M. le Maudit préfigure le triomphe du Mal.

Sur les toits, Arsène Lupin se moque.

Au dessus, juste au-dessus de la ligne rasoir qui sépare damnation et rédemption, se tiennent les mots drus de la littérature noire. Une affaire de position, de posture, donc de morale.

Ces paroles, qu'elles prennent le point de vue de la victime, du policier ou de l'assassin, sont d'abord celles d'hommes contre, qui crient plus qu'ils ne chuchotent leur malheur au monde.

D'improbables histoires de gens ordinaires meurtris toujours, broyés souvent, adossés à des tas toujours plus haut d'ordures, réduits à de dérisoires signes, quelques paires de chaussures, vestiges muets de leurs assassinats. Les sujets des romans noirs de Daeninckx, de Vautrin et de Roger Martin sont donc lourds de sens dans l'apparente frivolité du genre.

Dans la vaste parade des avatars du crime et de la vertu qui parcourt le Banquet du Livre, voici venu le temps des fabricants.



en couverture : 813, ou la double vie d'Arsène Lupin de Maurice Leblanc

4

petits formats

vendredi 15 août

Parution du n° 33 de *Corbières matin*.

- 9 h** > sortie pédestre.
Les capitelles des Auzines à Lagrasse.
- 11 h et**
- 15 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Maurice Leblanc ».
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Cris et chuchotements »,
avec Didier Daeninckx, Roger Martin
et Jean Vautrin, précédées d'une lecture de
textes des trois auteurs, par Marc Betton.
- 17 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Maurice Leblanc ».
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Des hommes contre », avec Didier Daeninckx,
Roger Martin et Jean Vautrin.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > Cinéma aux étoiles
Bye-Bye, de Karim Didri.

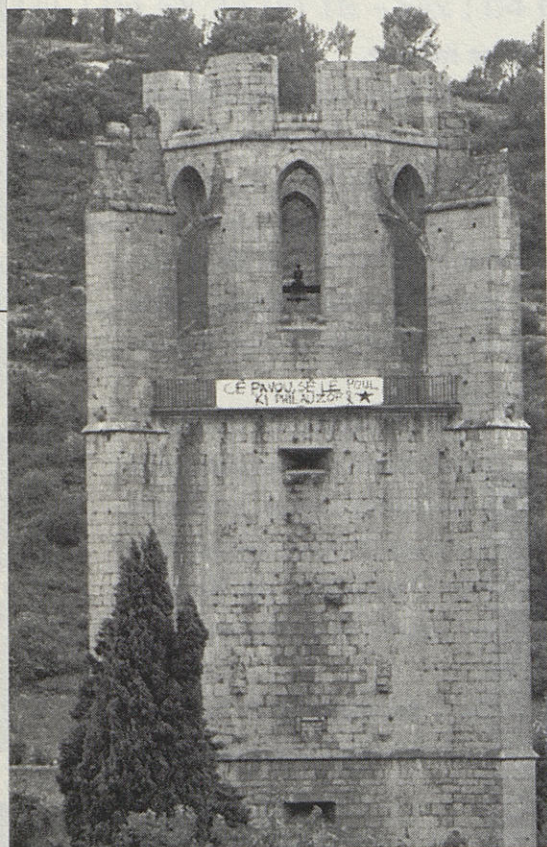
Los comandos de la nuèit

Depuis le début du Banquet du livre, deux cas d'espon-taneo philosophique – manifestations anonymes, interruptions incontrôlées non prévues au programme – sont venus trou- bler la paisible organisation du village.

Dimanche, une banderole tendue sur toute la largeur de la tour de l'abbaye, semblait poursuivre une ancienne dis- pute (« c'est pas vous, c'est les poules qui philosophent »).

Hier matin, c'est tout un amphithéâtre que ces noc- turnes phalanges ont installé sur la petite plage, 50 chaises, soigneusement rangées face à l'onde, et cet avertissement : « philosophons sur l'odeur du poisson. »

Après ce deuxième attentat, la population tout entière s'interroge : crime, ou vertu ?..

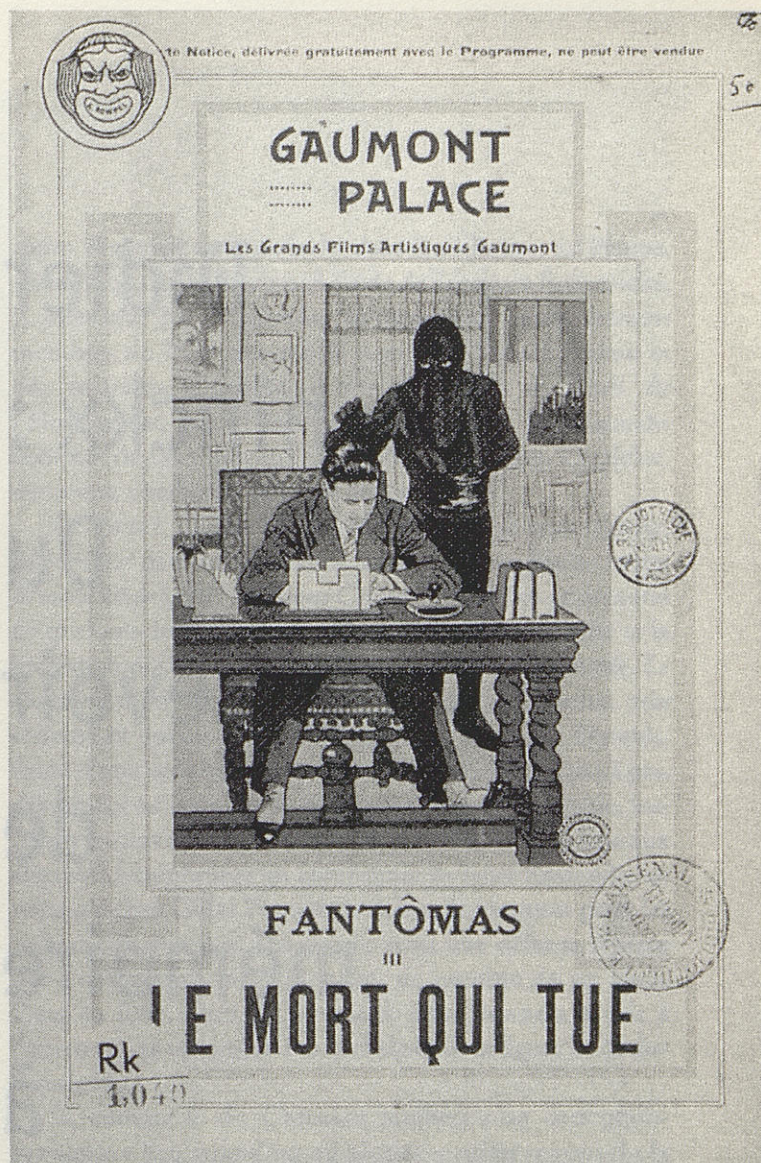


rencontres

16h
18h

Journée noire à Lagrasse

On voit mal comment ce Banquet 97 aurait pu se passer de cette journée consacrée à la littérature noire. Ce n'est pas simplement parce que la question du crime se pose de manière centrale dans tous les recoins de ces livres. C'est aussi parce que Didier Daeninckx – l'initiateur de ces rencontres et des nouvelles noires qui les accompagnent depuis le premier jour dans *Corbières Matin* –, Jean Vautrin et Roger Martin, qu'il a choisi d'inviter, sont dans leurs vies et dans leurs livres d'après défenseurs d'une certaine idée qu'on peut se faire de la vertu. Au cours des deux rencontres de l'abbaye, ils auront ainsi l'occasion de préciser comment la littérature populaire, telle qu'ils la conçoivent et contrairement à ce qu'on pourrait penser est aussi une affaire d'engagement.



Affichette du film de Louis Feuillade, 1913.

rencontres

16h

18h

Didier Daeninckx : Du devoir de mémoire à la littérature noire.

Didier Daeninckx est né en 1949 à Saint-Denis. Il vit encore aujourd'hui tout à côté, à Aubervilliers. Dans ce voyage immobile, dans cet ancrage dans la banlieue populaire parisienne, il y a plus qu'une coïncidence, l'illustration quotidienne d'un des thèmes essentiels de son œuvre : la fidélité exigeante.

En 1982, Didier Daeninckx publie, dans la collection « Le Masque » son premier livre : *Mort au premier tour*. En 1997, insatisfait de cette inaugurale tentative qui introduisait le héros de nombre de ses futurs romans, l'inspecteur Cadin, il le réécrit entièrement ne conservant que les trois premières phrases. Exigence, fidélité et mémoire : la trilogie au cœur de ses ouvrages.

Le travail sur la mémoire populaire est l'autre grand axe de ses romans. On pense évidemment à *Meurtres pour mémoire*, l'un des seuls livres français à évoquer la manifestation de dizaines de milliers d'Algériens, le 17 octobre 1961 à Paris, et la sanglante répression policière qui suivit : « Au petit matin, il ne restait plus sur les boulevards que des milliers de chaussures, d'objets, de débris divers qui témoignaient de la violence des affrontements. » La préfecture communiqua le lendemain son bilan, annonçant 3 morts, 64 blessés et 11 538 arrestations. Il y eut en fait plusieurs centaines de tués et de disparus. Dans un autre de ses livres, paru à la « Série noire », *Lumière Noire*, Daeninckx fait revivre les honteuses expulsions, dans des charters que l'on cachait soigneusement, de centaines de clandestins maliens. Dans le recueil de nouvelles *Main Courante*, paru aux éditions Verdier, la lecture assidue et exigeante des plaintes et incidents quotidiens d'un commissariat, la mise à jour des ressorts cachés de ce qu'on nomme communément des faits divers, permettent l'émergence forte des rapports ordinaires des gens d'en bas avec les institutions policières et judiciaires.

Ces exigences morales, que Didier Daeninckx s'applique à respecter tout au long de son œuvre littéraire, guident aussi la conception qu'il se fait de son rôle dans la cité. Il tient à maintenir une cohérence étroite entre ses écrits et ses

actes politiques, à l'exact opposé de ces girouettes qui se meuvent au gré des alizés de la mode, ou des salauds censés être sauvés par la qualité de leur langue. On voit très clairement à l'œuvre cette posture éthique dans *Nazis dans le*



métro, l'ouvrage de Daeninckx dans la collection du Poulpe, aux éditions de la Baleine. A l'aide de l'écriture fictionnelle, il démonte les criminelles accointances entre certains membres du PCF rassemblés autour de Patrick Besson et des courants d'extrême-droite (GRECE et Club de l'Horloge) et, pour l'une des première fois, le ralliement complet de Garaudy aux thèses négationnistes. Qualifier, dénoncer, combattre pourrait être sa devise.

Ce travail, Didier Daeninckx le poursuit sans relâche, dénonçant dans un petit livre jaune *Le Jeune Poulpe contre la vieille taupe* (1997, éditions Cétacé), les dérives antisémites de quelques individus qui ont sévi dans l'ultra-gauche et la littérature policière. Dans un livre à paraître à la rentrée, *Le Goût de la vérité*, il se livre à une démythification très sérieuse et documentée du personnage de Gilles Perrault, icône d'une certaine gauche. Suivant son existence pas à pas, des années soixante qui le virent parachutiste en Algérie, justifiant tortures et viols, jusqu'à sa présence sur une liste aux élections européennes en compagnie de nazis flamands, on retrouve chez Gilles Perrault la même fascination pour les « chiens de guerre ». On trouve aussi une défense répétée des « errements » négationnistes de nombre de ses amis. Dans ce livre, Didier Daeninckx nous donnera à voir à l'œuvre, dans ses ombreuses complexités, la figure de la dissimulation.

Si, comme le dit Christian Jambet, « un acte philosophique a lieu quand un ou plusieurs sujets renversent la conception du monde, c'est-à-dire qu'ils mettent ce qui était en haut en bas et ce qui était en bas en haut... qu'ils mettent le monde à l'envers ; évidemment pour le mettre à l'en-droit », Didier Daeninckx fait partie des hommes qui peuvent légitimement revendiquer leur part de ce travail de renversement.

> Alain Raybaud.

rencontres

16h

18h

Jean Vautrin

Le roi des mots durs

« Derrière eux, la Ville refermait ses mains d'étrangleuse. Dans chaque renfoncement de la rue emplie d'ombres, des types serrés contre des femmes avaient des folies qui leur sortaient de la bouche.

Queues gonflées d'un désir lourd. Une balle dans le canon. Dollars. Dealers. Rasta-punks. Police power. »

Amateurs de fictions en col blanc, passez votre chemin. Après un grand pas dans le bayou Goncourt, Jean Vautrin a renoué avec le roman noir. Ça s'appelle *Le Roi des ordures*, et il s'en explique sans ambages :

« À l'heure où notre planète s'emboucane, où les vieux démons cherchent à remonter l'échelle, où les pauvres, les exclus – humiliés, catégorisés, fêlés jusqu'à l'osaille – en sont réduits à chercher du pain, des brins, des restes sur la décharge des riches, j'ai éprouvé le besoin de renouer avec un espace libre et enragé où le seul code en vigueur est celui d'une mythologie tenace qui a enchanté ma jeunesse.

Jean Vautrin a commencé cinéaste. Aux armées, il a filmé les premiers essais atomiques à Reggane (Sahara), vu des ministres, des généraux, battre la retraite quand les vents contraires rabattaient les nuages radioactifs sur les officiels. Une expérience qui sera présente dans un de ses courts-métrages, *Bon pour la vie civile*, interdit par la censure gaulle. Assistant de Roberto Rossellini sur *India*, de Jacques Rivette sur *Paris nous appartient*, il réalise son premier film, *Les Dimanches de la vie*, après s'être lié d'amitié avec Raymond Queneau. Quatre autres films (*Adieu l'ami, Jeff...*) suivront, ainsi que nombre de téléfilms. Et même si son travail sur *Garde à vue* obtient le César du meilleur scénario, le système impitoyable qui régit l'image lui pèse.

« La vérité, c'est que j'écris plutôt par colère sèche. Rage. Besoin. Vitalité. Survie. Pour me retrouver, voyez. Parce que je m'étais perdu. Dissous. Haï. Pour cause de premier métier raté. »

Cette rage de dire l'injustice ne lui fait jamais perdre de vue la frontière qui sépare les bourreaux des victimes, une frontière sur laquelle sont juchés, en équilibre instable,

nombre de ses personnages.

Des personnages que l'acuité de notre regard, sur la ligne des mots, peut sauver.



rencontres

16h

18h

Roger Martin, dressing bull

Les gens sur lesquels on peut compter se comptent sur les doigts de la main, disait le manchot, et Roger Martin est de ceux-là. Admirateur de Jack London, (il organisa, un temps dans les Vosges, des courses de traîneaux) de Claude Tillier (dont il assura la republication des œuvres complètes chez Slatkine), de Chester Himes ou de Robert Finnegan qu'il fit découvrir à un cercle toujours trop restreint de lecteurs, il a également consacré trois années de sa vie à l'écriture d'une biographie de Georges Arnaud, l'auteur du *Salaire de la peur*. Cette courte liste des gens auxquels il s'intéresse fait sens. Ils ont en commun d'avoir mis tous les fers au feu : London, Tillier, Himes, Finnegan ou Arnaud ne se sont jamais ménagés. En ces temps sans principes où il est de bon ton d'oblitérer l'ignominie sous une avalanche de points de suspension, ils ont toujours voulu mettre en accord la vie et l'œuvre. Roger Martin a commencé par écrire une série romanesque sur le Ku Klux Klan en utilisant une partie de la documentation qu'il a rassemblée sur ces sectes d'encagoulés avec ses amis progressistes américains. Par la suite il a ressenti le besoin de publier une somme sur le sujet, *K.K.K., Voyage en Amérique fasciste*, et n'a pas hésité à faire du travail de terrain, à Atlanta, rencontrant un des principaux Dragons du Klan, imitant en cela l'un de ses mentors, le journaliste Kenneth Ryan qui infiltra le Klan, au début du siècle. Après une quinzaine d'années passées à enseigner le français entre Longwy et Villerupt, Roger Martin, orphelin révolté des hauts-fourneaux, s'est installé près de Carpentras, l'une des terres de mission des frontalement nationaux, où s'insinuent les meurtrières idées d'hier. Il continue à écrire articles et dramatiques radiophoniques, nouvelles et romans. Le dernier, *Le GAL, l'égout*, a été publié dans la collection « *Le Poulpe* ». Il sillonne les contreforts du



Ventoux, de Pernes-les-Fontaines à Bedoin, de L'Isle-sur-la-Sorgue à Mormoiron, pour animer *Le Sursaut*, une association antifasciste qu'il a créée et qui compte près de cinq cents adhérents. Sa détermination lui vaut pas mal d'inimitiés, mais il a appris que l'indifférence est le poids mort de l'Histoire. Elle lui vaut un nombre plus considérable d'amis qui ont su reconnaître en lui un homme qui joue cœur sur table.

cinéma aux étoiles

21h 30

Bye-Bye

de Karim Didri

En 1995, au festival de Cannes, *Bye-Bye* a pu être considéré comme une alternative à *La Haine* de Matthieu Kassovitz. Il est certain que Karim Didri présente l'histoire d'Ismaël, français d'origine tunisienne de 25 ans, et celle de son frère Mouloud âgé de 12 ans dans un cadre qui refuse les clichés recherchés par Kassovitz : pas de cité HLM ghettoïsée dans *Bye-Bye*, mais un quartier central, populaire, de Marseille, le Panier, pas de crescendo de violence mathématiquement dosé, mais « une succession de rythmes joyeux et graves » que le cinéaste dit avoir calqué sur les pulsations de la métropole méridionale. Pourtant, la différence la plus marquante est ailleurs. *La Haine* plonge trois personnages archétypaux dans une situation qui évolue comme en vase clos, *Bye-Bye* en revanche prend le risque de brasser un grand nombre de personnages et de les mettre en relation les uns avec les autres. Didri a choisi de « montrer des Arabes dans un film français où ils n'auraient ni le rôle de la victime, ni celui du bourreau, ni celui de l'immigré de service,

simplement le visage humain qu'ils ont tous les jours ».

Dans la société ainsi décrite, en regard des modes de fonctionnement d'une famille maghrébine sans cesse en train de réinventer ses équilibres, aucun espace de vie, aucune « institution » n'est coupée des autres grâce à ce que le cinéaste appelle « une construction en poupées russes qui montre à la fois Marseille, le Panier, et dans le Panier, la famille ». On ne s'étonnera pas alors que ce cinéma évoque celui de Jean Renoir pour le goût de la notation réaliste et la façon dont la caméra capte la multiplicité des trajectoires des acteurs. Soutiendra-t-on que *Bye-Bye* est un remake secret du *Crime de Monsieur Lange* par la porosité des groupes de voisinage et la conception du méchant débordant de vitalité ? On retrouve aussi dans les deux films la même circulation des femmes d'un groupe à l'autre, moyen suprême de miner de l'intérieur les identités apparemment les mieux assurées.

> Francis Desbarats

cycle vidéo

11h

15h

17h

Maurice Leblanc

de Nicole D.V. Berckmans

Comment ne pas tomber sous le charme d'Arsène Lupin ? Comment résister à l'astuce élégante, à la séduisante malice, à l'anarchisme bon enfant, à l'esprit sautillant du gentleman-cambrioleur ? Maurice Leblanc lui-même ne fait pas le poids face à son personnage... À Arsène Lupin et à son Aiguille Creuse de repaire, Maurice Leblanc ne peut opposer que sa villa normande le « Clos Lupin »... Face aux multiples barbes, moustaches, perruques et postiches de tout poil de son personnage, Maurice Leblanc n'a que sa canne, ses moustaches à lui, (toujours les mêmes), son sourire Troisième République et l'allure cahotante que lui donne l'âge du seul film où il figure... Le jeu est par trop

inégal. Et Nicole D.V. Berckmans, la réalisatrice du film, a beau faire revivre le salon mondain de Georgette Leblanc, la sœur de l'écrivain, compagne de Maurice Maeterlinck, convoquer sur fond d'images les deux biographes de Maurice Leblanc, évoquer les pages où à l'approche de la guerre de 14 le gentleman se fait chauvin et réactionnaire, reconstituer les colonnes Morris où Lupin a été l'un des premiers héros de littérature à s'afficher, le crime l'emporte inéluctablement sur la vertu, et ce sont les images où Jean-Claude Brialy ou Georges Descrières cambriolent qui restent les plus marquantes et affirment la victoire populaire d'un personnage sur son créateur.

cagnat

74 août 97

à l'Abbaye, "Le Sexe et l'Effroi"

Pascal Q...

je vous
LIRE MAINTENANT
"LA CHARTREUSE DE
PARME"



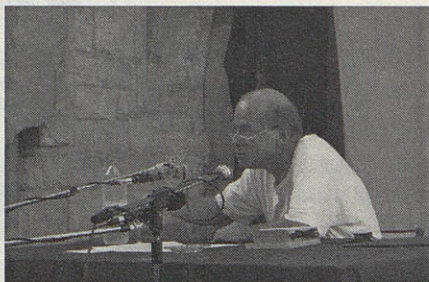
je cherche
le débat
"Latex et
Lait Froid"
AVEC
Pascal TRICARD...

(D. DAENINCKX)

74 août 97

brèves

Pascal Quignard à l'abbaye : Que la lumière ne soit pas



groënlandais, une évocation de *La Chartreuse de Parme* et le rappel de la fable apuléenne de *Psyché* et *Cupidon* parlèrent tour à tour de ce qui n'apparaît pas dans le ciel et qui ne se dit pas de l'amour. Le pêcheur Nukar, Clelia et Fabrice puis Psyché et Cupidon, par-delà les différences des temps, avaient vécu la même expérience d'impossible contemplation/considération de l'objet de leur désir. À chaque fois, tout ne tenait qu'à une lampe, à une bougie, à un lumignon : si l'obscurité garantissait le plaisir, seule la lumière permettait de dire le désir, de le « dé-sidérer » ; mais elle n'ouvrait la voie qu'à la perte des sens, par l'évanouissement de l'amant ou la fuite de l'aimée.

C'est sur ce constat troublé et troublant que Quignard nous laissait, s'interrogeant pour finir sur l'obstiné « statut lucifuge » de l'amour, statut qu'il avait peut-être en commun avec l'art. Si le vertueux était tout simplement – comme le rappelait Quignard au début de son propos – celui qui pouvait voir la mort en face (l'homme vertueux mais aussi le sanglier ou le taureau), l'amoureux, quant à lui, était ainsi condamné à ne voir que pour perdre à jamais.

> Jean-Louis Fournel

L e s a r

A l'occasion du cycle de présentation organisé chaque soir à l'église Saint-Michel par *Les amis de l'orgue de Lagrasse*, nous avons demandé aux écrivains de passage au Banquet une improvisation libre sur l'instrument.

De tous les instruments de musique, l'orgue est peut-être celui que ses inventeurs se sont le moins souciés de simplifier, et où la part de la mécanique, aux bruits compliqués de machinerie de théâtre, reste la plus spectaculaire. Gros animal vibrant hérissé de tubulures, malgré les efforts des facteurs pour en disposer la façade à l'image d'un retable ou d'un porche d'église, et malgré sa capacité de susciter sous la voûte des églises d'autres architectures sonores aux envolées tout aériennes, l'orgue garde quelque chose de pesant, d'archaïque, et son maniement compliqué exige de l'organiste un effort qu'il ne peut cacher (ce pourquoi, peut-être, l'organiste se cache tout entier, alors que les autres instrumentistes s'exposent), et qui met en jeu l'équilibre de tout le corps : où les jambes, les mains, les bras, entrent dans un ballet complexe que règle le cerveau, mais aussi la poitrine et les poumons de l'exécutant.

L'orgue nous vient du moyen-âge, et quiconque pénètre dans le ventre de la machine ne peut s'empêcher de

Hier, l'après-midi du petit cloître fut consacré aux lectures de Pascal Quignard. Ce furent d'abord celles que nous donnèrent Laurent Manzonni et Marc Betton en choisissant des extraits du *Sexe et de l'Effroi* qui pouvaient faire écho par rapport au thème du banquet. L'auteur saisit ainsi l'occasion de souligner le volontaire « côté imprononçable » de pages qui entendent ne pas renoncer à embarrasser le lecteur par des parenthèses barbares, afin de mieux lui communiquer ce trouble des mots qui, pour Quignard, compte plus que leur sens et explique qu'il privilégie la « fascination » sur l'« admiration » de ces chers Romains.

Quignard choisit ensuite de nous livrer trois contes pour illustrer, plus que la fascination suscitée par l'approche impossible du monde obscur des Anciens qui faisait la matière du *Sexe et l'effroi*, son exact contraire auquel il donna le nom de « dé-sidération », cette étrange contemplation d'un ciel nocturne qui fait espérer et « désirer » (en vain ?) voir des étoiles absentes. Un récit millénaire

anes du pédalier

penser que la loi de simplification et d'économie qui s'est exercée sur tous les autres instruments a épargné celui-là. L'intérieur d'un piano est d'une géométrie parfaite et simple, même si la mécanique qui permet aux marteaux de reproduire exactement la pression des doigts, puis de laisser vibrer la corde aussitôt celle-ci frappée, fut une invention d'une subtilité extrême; le violon a atteint la perfection en réduisant à quatre le nombre de ses cordes; et l'on pourrait citer bien d'autres « progrès » qui ont donné aux instruments de musique leur visage moderne, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. L'orgue au contraire, s'est perfectionné en se compliquant, en s'enrichissant, en prenant sur lui d'exprimer la diversité du monde. Et de sa lourde mécanique, il faut que sortent les voix parfaitement accordées de tout un orchestre dont le chef est aussi l'unique exécutant, chargé de tous les instruments en même temps, et qui, comme un véritable chef d'orchestre, doit anticiper les réactions de l'instrument (un imperceptible, mais troublant décalage sépare toujours le moment où l'on appuie sur une touche de celui où le son se fait véritablement entendre).

Quand j'étais enfant, mon oncle, prêtre, me permettait parfois de m'asseoir, l'après-midi, à la tribune de l'orgue de l'église dont il avait la charge. Tout enfant, on ne me per-

mettait encore que l'harmonium un peu poussif des messes de semaine; deux pédales en actionnaient les soufflets asthmatiques, et une heure d'orgue valait bien deux heures de vélo! Mais quand j'eus un peu grandi, mon oncle me laissa tenir l'orgue, même sans surveillance. Ainsi, d'église en église, j'ai pu en essayer plusieurs au fil des ans, et même me faire ouvrir parfois, pour une exploration acrobatique, l'énorme caisse qui, souvent très loin du clavier, garde les tuyaux jalousement à l'abri des regards, ne laissant voir au public, d'en bas, qu'une géométrie assurément trompeuse. Je suis, hélas, toujours resté simple pianiste, bien incapable de maîtriser les arcanes du pédalier. Mais, seul dans ces églises qui, à chaque retour des vacances chez mon oncle, devenaient un peu ma seconde maison, j'ai passé des heures magiques à apprivoiser le gros animal, et même à emplir les voûtes de mélodies parfois bien peu catholiques — sans parler des harmonies autrefois interdites et des suites d'accords parallèles que les vieux manuels dans lesquels j'étudiais qualifiaient encore de *diabolus in musica*.

J'ai, grâce à la gentillesse de Jean-Hugues Guillot, retrouvé le souvenir de ces impressions d'enfance et d'adolescence en montant à la tribune du superbe orgue Puget que l'on vient de restaurer à

Lagrasse. Le vaisseau de l'église lui est exactement proportionné. On a évité de trop moderniser la mécanique, et la restauration a été faite avec le plus grand respect des caractéristiques de l'instrument. Les timbres en sont d'une souplesse et d'une luminosité admirables. Poser ses doigts sur le clavier est un honneur intimidant, écouter jouer Jean-Hugues et l'entendre parler de tout ce qu'il aime — et pas seulement de musique — est un vrai bonheur. Ne manquez pas les prochaines occasions d'entendre cet instrument rénové : il aura bientôt cent cinquante ans, et peut-être n'a-t-il jamais sonné aussi superbement; au point que je soupçonne ceux qui en sont tombés amoureux et qui en ont permis la résurrection de lui avoir insufflé un peu de leur âme, et le restaurateur d'en avoir encore perfectionné la magie, le velouté d'origine, pour renforcer ainsi l'alliance d'ombre et de lumière, le contraste de premiers plans et de fonds lointains, qui fait qu'un orgue est comme un paysage où l'on peut se promener sans fin.

> Jean-Yves Masson

Chaque soir à 19 heures, visite commentée de l'exposition sur la restauration de l'orgue de Lagrasse, visite de l'instrument par Jean-Hugues Guillot.

Le dispositif de parole

« Face à Canal + ou encore devant les cafés de philosophie où ça ne cesse de bavarder, comment faire pour que la gravité de ce qui peut se dire s'entende ? La réponse, c'est justement de faire écran, qu'il n'y ait pas de participation du public, vulgairement : qu'il la ferme pour que ça s'ouvre. » Benny Lévy expliquait ainsi le dispositif de parole choisi lors du colloque de philosophie sur les plaisirs en 1996. On entendit fort la première partie du binôme, moins la seconde. Or, cela s'est ouvert. Mais comment ? Nous retrouvons les traces de ce cheminement dans *Corbières Matin* de cette année, alors que se tient un autre colloque, autour de « Crimes et vertus ». Voyons un peu comment voyage cette « parole grave ».

L'année dernière, les philosophes avaient choisi, à la suite de leurs exposés, de « se rendre disponibles » aux participants du Banquet. Les jeunes gens rassemblés dans l'atelier vidéo animé par Stéphane Gatti et Michel Séonnet se sont emparés de cette proposition, les ont questionnés sur leur rapport à l'image. Cela a permis de réaliser un film de 26 minutes *Le Regard de la chauve souris*. Cette première tentative est loin d'épuiser la matière, elle protège juste un peu ce qui se joue dans la parole, ce qui se joue dans sa gravité. Les entretiens dans *Corbières Matin* poursuivent le travail, permettent que ne se rompe pas la chaîne. Ils vont résonner dans le colloque de

1997. Une première exigence, la continuité, est alors remplie. Reste alors à mettre à l'épreuve, malgré l'absence-présence de Benny Lévy, la complicité (fraternelle ?) qui réunit les philosophes et permet l'éclosion du verbe. Pour poursuivre leurs entretiens, Christian Jambet, Guy Lardreau et Jean-Claude Milner ont choisi de se rencontrer, de « s'effleurer » le lendemain dans une « dispute » oratoire. Là encore, le souci de ne pas rompre la chaîne. Qualifier, dénoncer, combattre, cette exigence éthique s'applique d'abord à soi. C'est elle seule qui permet au « village philosophique » de naître. Pendant toute la durée du Banquet, les cafés, les Ramblas, les maisons et les gîtes de Lagrasse vont être le lieu d'exceptionnelles conversations (« définis-moi le prédicat. » ; « philosophie des camps » ou « philosophie de l'époque des camps » ; « une rébellion peut-elle "s'imaginer" ou se "réaliser" ».)

Un « traité de paix » ou un constat provisoire conclut les échanges, et, dans le même mouvement, appelle sa continuation. Ne pas rompre la chaîne, c'est peut-être, alors, inventer la forme, le lieu, l'instance de sa matérialité. Des écrits, des entretiens, une revue, celle-là même que par leur travail, Stéphane Gatti et Michel Séonnet ont virtuellement engendrée, sans le savoir.

> Alain Raybaud

Librairie (suite)

Du point de vue massif, une librairie est un lieu où est entreposée une certaine quantité de marchandise. Un certain nombre de personnes y entrent et en ressortent, ayant acheté ou non une partie de cette marchandise. Afin que nul ne s'alarme, précisons qu'à la librairie du Banquet, l'écrasante majorité de ceux qui entrent en tant que personnes, ressortent en tant que clients.

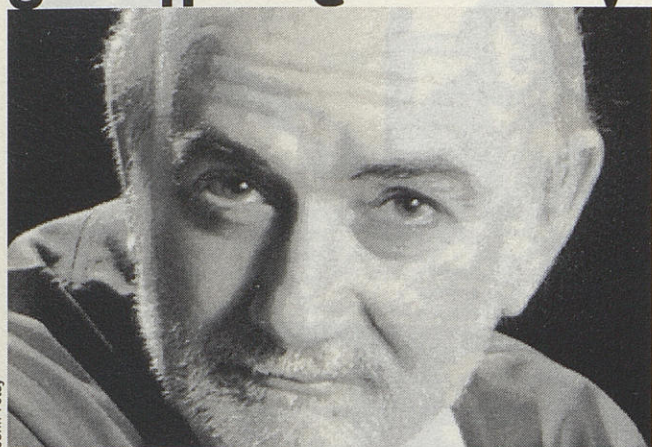
S'est-on pourtant jamais demandé comment l'alchimie s'opère ? Prenons Jean Vautrin. Le point de vue massif s'attardera sur la liste des meilleures ventes, notera les succès, passera à un autre auteur. Ici venons-en au sujet qui nous intéresse : le libraire. L'anecdote qui suit montrera que, plus qu'une fonction sociale, le mot recouvre un métier.

À la librairie du Banquet donc, hier, une personne prend un livre de Jean Vautrin, l'approche de son visage, l'éloigne, le rapproche encore. À l'autre bout de la librairie, au rayon enfant, une libraire perçoit le manège. S'est-elle précipitée pour vanter Jean Vautrin, sa vie, son œuvre et ses mérites ? Non. Elle a prêté ses lunettes à la personne qui, l'instant d'après, est devenu un client. Car, en matière de livre, l'essentiel c'est de lire. Ainsi va la librairie qui a épuisé hier tous ses exemplaires du *Sexe et l'effroi* de Pascal Quignard.

> Ph.R.

Henri Gougaud

U n e v o i x



John Foley

par Emmanuel Darley

D'abord c'est une voix.

Cette voix, cet accent que l'on écoutait le soir, qui nous racontait des histoires dans le noir et qu'on attendait, impatient. À cette époque, la télévision était absente chez nous. Il y avait les livres et la radio. Les actualités et les rendez-vous réguliers, le théâtre enregistré, la Comédie-Française le dimanche, et le soir donc, après le repas ou juste à la fin, « Marche ou rêve », « Ici l'ombre ».

Nous, c'était le Nord, la banlieue parisienne ou, l'été, la Bourgogne. Longtemps je n'ai pas su où se trouvait Carcassonne, les Corbières.

Gougaud entra chez nous par les ondes, venait nous tenir compagnie, nous faire frémir, nous exalter, avec ses histoires fantastiques, ses contes du pays cathare, d'autres régions de France, ou de mondes lointains.

Légendes de la nuit des temps, faits divers surnaturels, sorciers, fées et magiciens, hérétiques et troubadours.

Récits mis en voix, voix chaude et rocailleuse, qui savait crier et murmurer, se faire effrayée ou effrayante, violente ou tendre.

Récits, légendes, mis en musique, en ambiance. Et alors

tout s'effaçait alentour, seule cette voix sortant du poste nous enveloppait, nous liait dans une seule et même écoute.

Au générique de fin, la radio se taisait, le réel resurgissait et on allait dormir, rêver, refaire en songe ces histoires.

Plus tard, au hasard de mes lectures, je l'ai retrouvé écrit.

Raconteur d'histoires, scribe de légendes colportées, recueillies en Europe, en Asie, aux Amériques, sur la terre entière – dans la tradition languedocienne, ouverte vers l'Orient, vers le monde, par les chemins ou par la mer.

Des nouvelles à la lisière du fantastique, du surnaturel. Un essai sur la science-fiction, des romans. Des romans où la terre et l'histoire du pays d'Oc, des Corbières sont toujours présents, en sont l'essence même.

Parfaits, bons hommes, bonnes femmes, croyants, aimés de Dieu.

Sites de batailles, de sièges et de bûchers. Croisades.

Terres mystérieuses de l'Aude, du pays d'Olmes, du pays de Sault, du Minervois, du Lauragais.

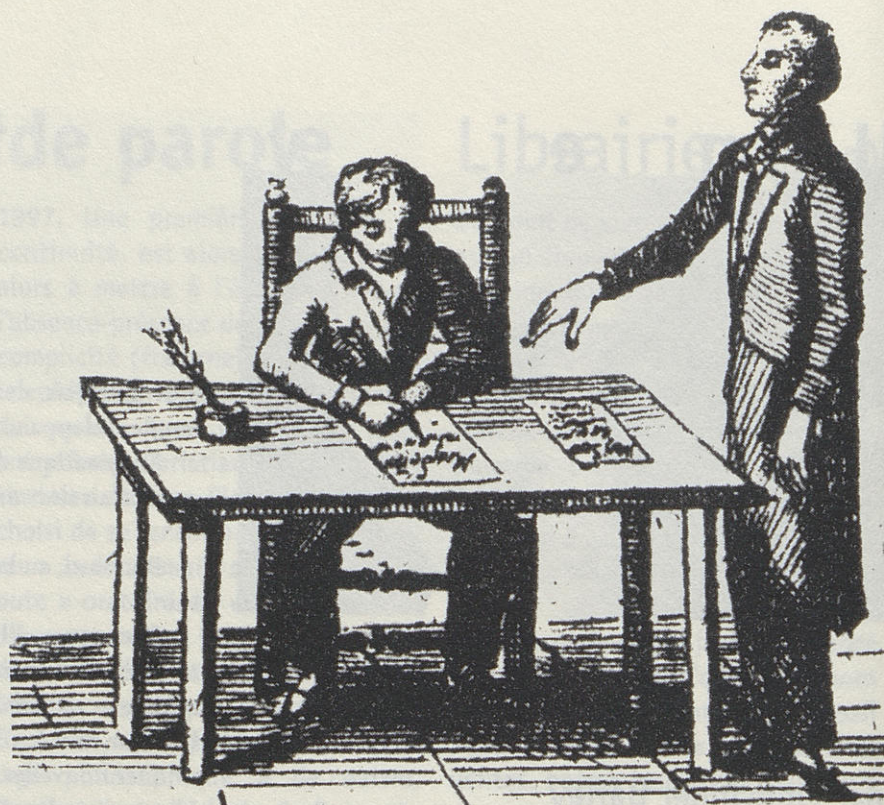
Raconter avec fidélité l'histoire de ces hommes, de ces femmes, des croyances et des violences. Raconter, mettre en scène l'histoire.

Suivre les derniers hérétiques, pourchassés, dénoncés, contraints de cacher leur foi, de se travestir en bons chrétiens, d'oublier leur vision des mondes si partagée entre Bien et Mal.

Chercher, mettre à jour les traces, les signes de ces époques tourmentées.

Être de ce pays, c'est être du pays de la langue, du pays des troubadours, agrandir la vivacité d'une tradition orale, raconter, raconter encore, recomposer des mélanges et des influences, ressusciter et lier des légendes et des contes, les dire à haute voix, dans des livres – des *arbres à trésors, arbres à soleil, arbres d'amour et de sagesse*.

L'art du greffier



par Dominique Blanc

L'école pour tous est-elle née de la Révolution malgré les retards imposés par les « fanatiques » ou bien, tout au contraire, la Révolution, par ses désordres, a-t-elle retardé pour longtemps une évolution lente mais inexorable conduite par l'Église au service des plus pauvres ? Les premiers historiens de l'école élémentaire se sont eux-mêmes enfermés dans des conflits idéologiques – en résonance étroite avec la guerre scolaire de leur temps – qu'ils adoptaient comme grille de lecture d'une période plus ancienne. Faut-il aller chercher dans les vertus prêtées aux protagonistes de cette époque cruciale, ou dans les crimes qu'ils sont accusés d'avoir voulu perpétrer, la clé des heurs et des malheurs de la modernité en matière d'éducation ? Le sens de ces affrontements révolus ne réside-t-il pas ailleurs, autour d'enjeux en apparence plus infimes mais qui peuvent se révéler essentiels ?

Il ne s'agit pas d'ignorer une violence dont nous sont parvenus, concernant les pays d'Aude, quelques témoignages directs, tel celui de cet instituteur cantonal que la

nouvelle administration a voulu installer à la place de l'ancien desservant qui enseignait lui-même les enfants des plus pauvres :

« Ils sont venus en foule chés moi, pour moter la vie s'ils avoit peu. Moi voiant une partie de la populasce ci effrenné je leur ai fermé la porte au nés et je né leur ai rendu aucune reponse attendant que les premiers qu'ils auroit enfoncé ma porte et qu'ils serroint entré pour avoir mes boyaux, tel qu'ils crioit en d'héors, de faire fêu ét dé mé defendre jusque a la dernieré goutte dé mon sang ét dé souttenir la constitution republicaine : tels ont été mes sentimens depuis le comancement de la révollution et lé serront jusqua la mort. Don jé puis sertifié par més papiers la conduitte que j'ai tennu jusqua présent et naiant rien fait a cétte partie du peuple s'ils naviont pas étté sollicités dé lé faire par sé ci dévant prettre ne lauriont pas fait. »

Le « ci devant prettre » a entrepris de détourner les élèves de cet instituteur — dont on aura noté au passage l'orthographe française approximative — en tenant lui-même école « dans la maison d'un citoyen ». Une action de ce type peut très bien avoir lieu alors même que le maître d'école est indifférent aux affrontements idéologiques. Le fonds du conflit, c'est qu'il ne peut y avoir qu'un seul occupant dans la maison commune où chacun doit envoyer ses enfants pour les faire instruire. S'il arrive que le maître soit choisi en fonction de ses opinions politiques, il arrive aussi que des partis se forment à l'occasion du choix de l'instituteur :

« (Dans le village) il existe deux partis ouverts, l'un attaché au Régime républicain et ayant des relations avec le ministre du culte soumis aux lois, l'autre au contraire ne fréquentant que les prêtres insoumis... C'est dans les citoyens de ce parti que le citoyen Lagarde, instituteur, a le plus grand nombre de ses adhérents, que ces deux partis se donnèrent bien à connaître lors de la nomination de l'adjoint municipal en germinal dernier de laquelle nomination dépendoit disoit-on le maintien ou le rejet dudit Lagarde... On vit plus de trois cents votants réunis,

qui tous ne paraissoient agir que pour ou contre Lagarde. »

On ne peut comprendre une telle attitude que si l'on s'intéresse aux activités diverses des maîtres d'école du temps. L'image d'un enseignant exclusivement consacré à sa tâche serait ici anachronique. Le maître d'école, en particulier dans les villages, occupe aussi d'autres fonctions. À Durban, un postulant écarté de la place se plaint amèrement que

« Le citoyen Martin, commissaire du pouvoir exécutif près l'administration municipale du canton ne se trouvant pas satisfait de cette place voudroit également remplir celle de médecin et chirurgien ; je lui cède avec plaisir les places de commissaire, médecin et chirurgien. Je lui confie encore la santé de tous mes concitoyens, excepté la mienne ; mais je ne voudrai pas qu'il me ravit la place d'instituteur que j'ai remplie depuis un an dans cette commune. »

Si le commissaire est préféré, c'est qu'il est déjà lié au pouvoir municipal, mais surtout que la communauté est assurée de trouver en lui, plus qu'un enseignant, un spécialiste de l'écriture, un professionnel capable de gérer la masse de plus en plus grande de papiers que génère une administration municipale, même dans les communes les moins peuplées. Ainsi refuse-t-on communément, comme à Pépieux en l'an IX, un instituteur qui « *quoique jouissant sous le rapport de la moralité d'une réputation intacte, non seulement n'a pas les connaissances nécessaires pour instruire la jeunesse mais ne pourrait être employé comme secrétaire de ladite commune.* » À Villesicle, par contre, l'agent municipal peut annoncer avec fierté à ses administrés « *que le citoyen Sartre notre secrétaire greffier et la citoyenne son épouse sont dans l'intention de fixer leur résidence dans cette commune, vous les connaissez, ils se sont présentés pour instituteur et institutrice.* »

Dès lors, on comprend mieux pourquoi, lors des conflits entre les partisans du curé chassé du presbytère et l'administration révolutionnaire désireuse d'y installer un institu-

on municipale & le Commissaire du Directoire exécutif du canton de Lagarde.
& indivisible.

le 11 thermidor

Raimond

merci

Mos

Commune

M. D. D. D.

teur, les opposants s'en prennent aussi bien au greffier (notre actuel secrétaire de mairie) qu'au maître d'école, quand ils ne sont pas une seule et même personne. Dans l'esprit des adversaires, la responsabilité du greffier est engagée. Il n'est pas considéré comme un simple scribe dans ces pays où la vie municipale, et plus généralement la vie politique locale, exige une pratique constante de la traduction. Toute relation avec l'extérieur de la communauté suppose l'emploi de l'écriture. Mais écrire, c'est écrire en français dans un milieu presque entièrement occitanophone. Contrôler ce qui est écrit exige que l'on en reçoive une traduction exacte. Dans une assemblée, cette traduction est faite oralement par les quelques notables qui possèdent les deux langues. Mais la fixation par écrit d'une discussion ou la simple consignation d'une délibération font appel à l'art du greffier. Quelles que soient ses insuffisances – sa connaissance du français écrit reste parfois approximative –, c'est lui qui produit la seule trace consultable par les autorités extérieures (pouvoir central, justice) dans la langue qu'il est le seul à partager avec ces autorités et quelques notables du lieu. Le greffier-maître d'école devient le personnage important de toute assemblée où les illettrés sont nombreux.

On comprend pourquoi les communautés de taille moyenne recrutent de préférence des instituteurs ayant une expérience de l'écriture publique. La « vertu » que les assemblées d'habitants attendent d'eux est assez éloignée de la vertu prescrite par les décrets révolutionnaires qui s'attachent surtout à leur engagement dans la défense des valeurs républicaines. Ils doivent, outre leur compétence technique, se montrer dignes de confiance et maîtriser un ensemble de relations entre l'exercice de l'écriture publique, l'exercice de l'enseignement élémentaire et l'état des luttes pour le contrôle du pouvoir municipal. Dans les conflits, tout pétitionnaire opposé au recrutement d'un instituteur-greffier, se

réclame de l'intérêt général et accuse ses adversaires de n'agir qu'en fonction de leurs intérêts particuliers. Mais il est rare que le pétitionnaire et son parti n'aient pas un candidat à eux à proposer.

Ce n'est donc pas simplement la substitution d'un type d'école à un autre, c'est un nouveau dispositif, un dispositif laïque – au sens non idéologique du terme – dont l'école et la pratique de l'écriture publique deviennent le centre, qui se met en place au niveau communal. C'est sans doute là, malgré les futurs retours en arrière, la vraie révolution municipale. Les villages du canton de Sigean l'ont compris, eux qui réclament de toute urgence en l'an IV la reconnaissance de tous leurs établissements élémentaires comme « écoles primaires », non en fonction d'un quelconque changement dans l'enseignement, mais afin que les maisons curiales (les presbytères) ne puissent plus être vendues mais soient transformées en logement de l'instituteur. Il y avait déjà, dans les gros villages, des « maisons communes » – les ancêtres de nos mairies – bien avant la fin de l'Ancien Régime : la « démocratie municipale » exercée par des assemblées d'habitants et un consulat élu étaient monnaie courante dans un Languedoc tôt émancipé de l'emprise seigneuriale directe. Mais la Révolution a parachevé cette évolution que l'on pourrait résumer en évoquant un geste lourd de sens : la tenue des registres de l'État Civil. Le régent d'Ancien Régime devait certes rédiger les registres paroissiaux sous l'autorité du curé. Désormais l'instituteur-secrétaire consigne les actes essentiels de la vie des citoyens dans le « local national », sous la seule autorité de l'administration communale. La laïcisation de tous les actes publics est ainsi irréversiblement consommée. La vertu laïque n'est pas une qualité individuelle. Elle est inscrite dans l'acte d'écriture publique.

L'Énigme

des morts sans corps

J'étais sûre d'une seule chose : la solution de ce bordel se trouvait à l'intérieur des locaux de la Secte des Bienheureux. Une petite visite nocturne s'imposait. Le bazar de chez Suzanne me fournit toutes les bricoles nécessaires : lampes de poche, corde, teinture noire. À la pharmacie, je pus me procurer le coton et le chloroforme, tout en écoutant les habitants du village commenter les derniers événements qui, curieusement, n'avaient trouvé qu'un très faible écho dans *L'Indépendant* ou le *Midi Libre*, les deux quotidiens régionaux. N'ayant aucune idée précise pour résoudre ce gigantesque merdier, j'envisageai de kidnapper cette Philomena. Elle semblait être la seule à avoir une idée claire de la situation.

De retour à l'*Hostellerie Charlemagne*, après avoir fait largement honneur au cassoulet maison (la proximité du danger me donne toujours faim), je m'équipai pour ma petite balade : adieu la perruque rousse, les cheveux seront noirs comme la salopette et le t-shirt juste orné d'une petite lune d'argent. Le « plus beau village des Corbières » était en proie à une grande agitation : le Banquet du livre avait commencé. Un colloque de philosophie avait pour thème « Crimes et Vertus ». Programme particulièrement actuel en ces jours de meurtres et tirs aux missiles. Dans le public, de nombreuses figures familières, que je rencontrais plus couramment dans des bars de Bosnie ou les bordels d'Afrique.

par Alain Raybaud

XI antiquités

Lagrasse m'apparaissait plus que jamais comme une « terre de rencontres ». Mais de qui ? Et pour quoi faire ?

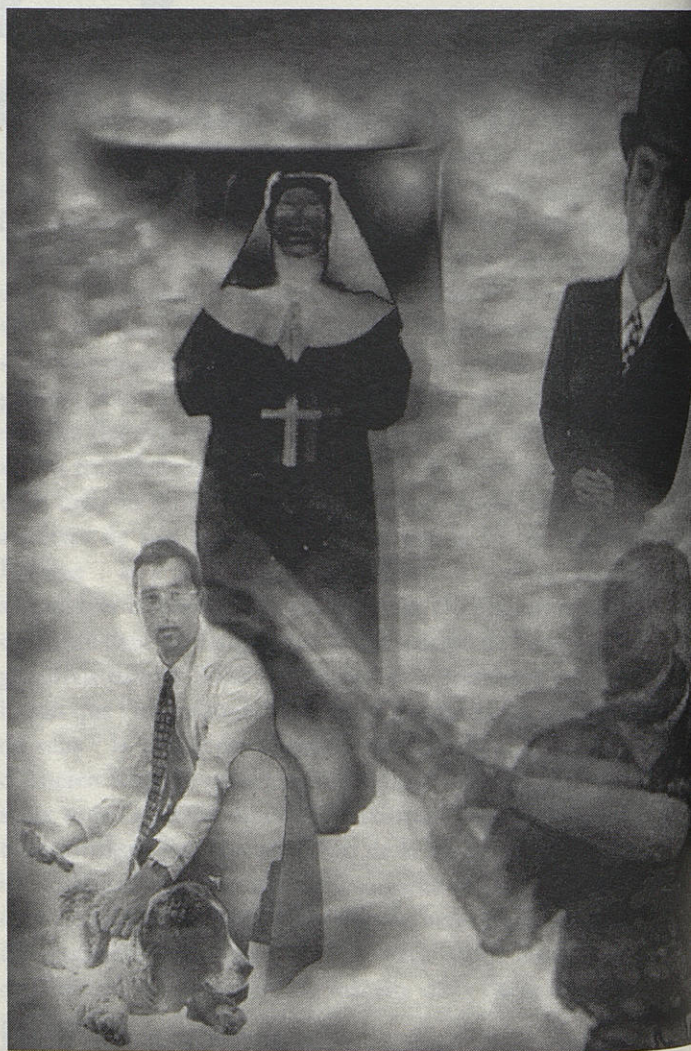
La porte de l'extérieur de la demeure des Bienheureux était facile à crocheter, les statues de plâtre m'aidant à me dissimuler. Je ne risquais plus de rencontrer les deux abrutis que Philomena avait proprement exécutés. Un escalier désert me permit de grimper rapidement sur la terrasse. Tout semblait endormi dans la baraque, à l'exception d'un halo de lumière qui scintillait au-dessus du gymnase que j'avais repéré lors de ma visite guidée. Je m'apprêtais à glisser vers cet havre de vie, quand deux hommes, devisant paisiblement, surgirent en haut de l'escalier.

— Tu as vu Fairfax ? il a l'air bougon mais c'est un brave type, au fond.

— Moi, c'est exactement le contraire.

Sans grand étonnement, je reconnus John Doe, alias Harry Williams, l'agent américain et le capitaine O'Malley, l'Irlandais bienheureux. J'ouvris une porte pour me planquer, elle me fit pénétrer dans une sorte de coulisse de grand théâtre : partout, soigneusement rangés sur des cintres, des centaines de costumes ; uniformes de toutes les armées, robes de bure et blanches gandouras, draps de lits façon Ku Klux Klan et larges pantalons de jogging à la mode Hip Hop, cagoules et masques vénitiens. Il y en avait vraiment pour tous les goûts. De quoi infiltrer tous les mouvements, rassemblements, associations, églises, guérillas et congrégations du monde entier. Il y avait même une magnifique tenue de cardinal et, recouverts d'un plastique transparent, quelques smokings et robes de bal pour les congrès d'écrivains ou les banquets officiels sans doute.

Je m'apprêtais à poursuivre mes investigations quand sortant brusquement, vêtu de la réglementaire tenue kaki, un des adeptes de la secte s'empara de moi, un poignard effilé effleurant dangereusement ma gorge. Au moment précis où il allait trancher dans le vif, il chuta avec la lenteur d'un taureau bien estoqué sur le sol, à mes pieds. Deux sil-





houettes noires se tenaient derrière lui. L'une d'elles, avec une vivacité certaine, sortit de sous la grande tunique qui la recouvrait entièrement, une seringue et, promptement, piqua l'adepte assommé.

— Tu sais que j'ai une grande habitude de ces choses là, me dit, avec un triste sourire, Caroline, et, derrière elle, éclairant de l'intérieur son sombre visage, les immenses yeux noirs de Philomena. Là, dans ce couloir sombre, surplombant un corps inerte mollement allongé, nous étions la pure incarnation des Trois Grâces de Lagrasse.

— Trois fois que je te sauve la vie, chère Stéphanie, cela commence à bien faire. Bon, puisque tu es là, autant te rendre utile. Ce soir est une occasion très particulière chez les Bienheureux. C'est la réunion du 3^e cercle. Il m'a fallu de longues années d'insupportables missions pour pouvoir y accéder. Alors tu vas pas tout gâcher. Reste avec Caroline en couverture, la douce saveur aigre de la vengeance m'appelle.

Philomena et Caroline avaient aménagé un ingénieux dispositif au-dessus du gymnase qui leur permettait de voir sans être vues. Caroline m'y entraîna avec une douce fermeté. Philomena s'était éclipsée. Je la vis quelques minutes plus tard, dans son habit de colonelle, à la droite du Maréchal, légèrement en retrait. La salle était entièrement décorée de vastes tableaux vaguement psychédéliques dans lesquels toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se confondaient. Tous les participants étaient habillés d'une sorte de robe fanée avec au centre un nom étrange.

— Tous les mots sont inscrits à l'envers, me souffla Caroline.

Je reconnus rapidement, dans l'assistance, John Doe et quelques autres de ses collègues, le fils taré de l'aide de camp de Mladic qui m'avait draguée en Hongrie, le Croate et l'Irlandais, des barbus sans leur gandoura, un ancien dirigeant du parti communiste reconverti dans les officines lybiennes, un célèbre linguiste américain, le visage albinos du responsable d'une organisation clandestine corse et

quelques hommes d'affaires coréens. Le Maréchal prit la parole, d'une voix sourde de technicien.

« Frères et Égaux du 3^e cercle, nos amis du « Bureau des assassinats » ont fait leur travail. En Algérie, en Yougoslavie, au Zaïre, dans l'Oklahoma, à Atlanta, en France même, les morts sans corps, sans noms ni raisons se multiplient, des massacres anonymes et parfaitement parallèles. L'absurde missile qui a tué aveuglément un couple de vermisseaux copulant dans leur misérable voiture est un authentique acte de génie gratuit. L'ère du Grand Chaos est proche. Il devient de plus en plus difficile de donner un sens, quel qu'il soit, à la marche du monde. C'est bien, c'est notre rôle. Mais beaucoup de nos recrues ont tendance à oublier les raisons qui nous guident, à ne voir que leurs misérables intérêts immédiats. Nous avons dû frapper dans nos propres rangs. Pour notre plus grand bien d'ailleurs, car cela ajoute à la confusion générale. L'idée de transporter les cadavres d'un continent à l'autre est, à cet égard, tout à fait remarquable. Mais nous ne devons jamais perdre de vue que l'essentiel est la bataille des idées.

Fracturer les esprits, casser les âmes fortes est le fondement de notre action. Philomena, toi qui connais les clartés des nuits, rappelle-nous encore les Lois Fondamentales.

D'une voix de gorge, râpeuse et sucrée, Philomena psalmodia :

— Toujours brouiller les pistes, les genres et les faits. Que nul ne puisse distinguer l'émir du barbouze, la secte de l'Église, le bon du méchant, le révolutionnaire du tyran, le crime de la vertu. La preuve est l'ennemi et le nommé notre échec.

— Vive le chaos, vive la mort ! répondirent en chœur les participants qui commencèrent à dessiner les figures d'étranges chorégraphies.

Une grande agitation extérieure figea brusquement tout ce mouvement intérieur. La porte du gymnase vola en éclats, un groupe d'hommes vêtus de noir et blanc, le visage

recouvert de la traditionnelle *hasinda* des touaregs se rua dans la pièce. Ils tirèrent au jugé sur deux ou trois des Bienheureux en chef. D'autres, l'ancien communiste, aujourd'hui négationniste, et le linguiste américain préférèrent s'évanouir. Le groupe se saisit alors du Maréchal, l'entraînant avec eux. Celui qui semblait leur chef prononça ces seuls mots :

— En souvenir de Nourredine.

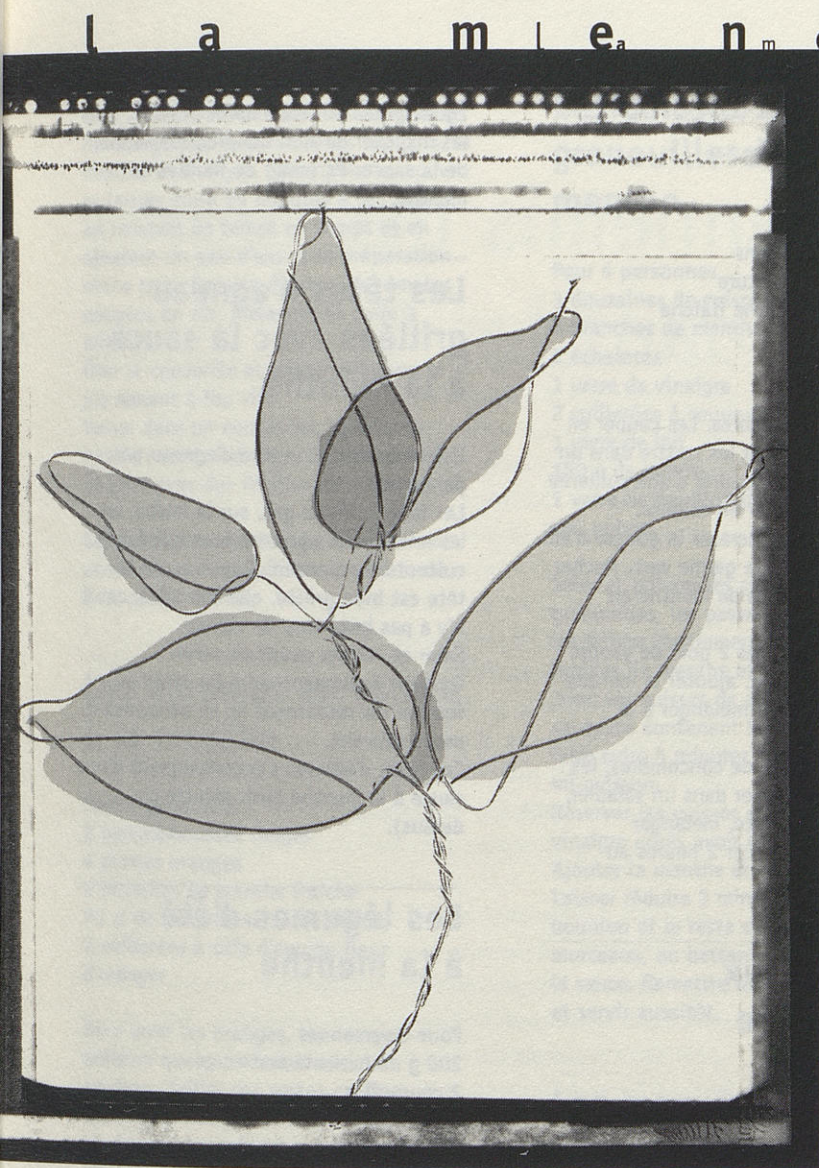
Ils disparurent en quelques secondes, ombres mortelles que l'on eût pu croire imaginaires. Profitant de la confusion générale, alors que les adeptes peinaient à reprendre leurs esprits, Philomena s'était enfuie et nous avait rejointes dans notre cachette. L'air toujours aussi pénétrée, de ce ton docte de celle qui sait, Philomena, la taiseuse volubile, prononça ces quelques phrases sibyllines :

« Donner les faits ne sert plus à rien. Nommer les saloperies n'est qu'un point de vue parmi d'autres, équivalent, blanc, sans effet. Nous devons patiemment accumuler les preuves et écrire au rasoir les paroles incandescentes de nos radicales ruptures.»

Elle nous entraîna alors vers l'abbaye par le pont de l'Orbieu qu'elle trouvait plus tranquille.

(à suivre)

recettes



« Si j'étais un pédonome (le Quillet m'apprend qu'à Sparte on désignait ainsi les magistrats chargés de surveiller l'éducation des enfants) j'aurais toujours une feuille de menthe sur moi.

Les enfants, en effet, ne connaissent pas leur bouche par cœur. Un jour, ils la découvrent : la langue est le rez-de-chaussée du palais, et – sous la langue – se tient la cavette.

Ont de la chance, les enfants qui font cette découverte en mâchant une feuille de menthe. La menthe nous décrit notre bouche en détail : peu d'herbes sont aussi envoûtantes.

La menthe rapproche le thé du fromage de brebis : elle s'entend aussi bien avec l'un qu'avec l'autre. (La menthe déteste le sucre. Quand j'entends quelqu'un crier " une menthe à l'eau ! " c'est comme si j'entendais " un homme à la mer ! " : moi qui ne sais pas nager, je plonge.) »

Pierre Dumayet

par Sabine Minard
et Colette Olive

illustration Michel Redon

recettes

La sauce à la menthe

Pour 4 personnes

1/2 bouquet de menthe fraîche
1 cuillerée à soupe de sucre cristallisé
2 verres de vinaigre
sel, poivre

Piler la menthe dans un mortier de façon à obtenir une cuillerée à soupe de menthe écrasée. Ajouter le sucre et continuer à piler afin de réaliser une pâte.

Mettre le vinaigre dans une casserole et le faire réduire jusqu'à obtenir l'équivalent de 2 cuillerées à soupe. Ajouter alors la pâte de menthe et 1 verre d'eau, saler, poivrer largement, et faire bouillir. Passer au chinois avant de servir.

La sauce à la menthe accompagne un carré d'agneau ou un gigot, également un poisson ou une volaille pochés.

La selle d'agneau à la vapeur de menthe

Pour 6 personnes

1 selle d'agneau de 1,3 kg
3 branches de menthe
huile, sel, poivre

Préchauffer le four à 240° (thermostat 8).

Placer une branche de menthe contre chaque filet de la selle et ficeler le tout. Saler et poivrer la selle, la mettre dans un plat, arroser d'huile et passer au four très chaud 5 à 6 minutes.

Dans la partie inférieure d'un couscoussier, mettre 1 litre 1/2 d'eau et amener à ébullition. Y jeter la dernière branche de menthe et, dans la partie supérieure, placer la selle d'agneau.

Couvrir et cuire 20 minutes.

Éteindre le feu, enlever le couvercle et laisser reposer 10 minutes avant de servir.

Le lait de concombre à la menthe

Pour 6 personnes

2 concombres moyens
2 pots de yaourt nature
2 branches de menthe fraîche
1 gousse d'ail
gros sel, poivre

Éplucher les concombres. Les couper en tranches très fines et les mettre dans un plat creux. Les saupoudrer d'une cuillerée de gros sel et laisser en attente.

Pendant ce temps, écraser la gousse d'ail après avoir enlevé le germe vert. Hacher finement les feuilles de menthe au couteau.

Verser le contenu des 2 pots de yaourt dans un bol, poivrer, ajouter la menthe et l'ail écrasé; bien mélanger à la fourchette.

Rincer les tranches de concombres, les égoutter, les disposer dans un saladier, les recouvrir de sauce, mélanger délicatement et placer 2 heures au réfrigérateur.

Les poireaux à la menthe

Pour 6 personnes

3 livres de poireaux
4 branches de menthe fraîche
1 cuillerée à café de moutarde
1 cuillerée à soupe de vinaigre à l'estragon
6 cuillerées à soupe d'huile
sel, poivre

Éplucher et laver les poireaux entiers.

Les faire cuire liés en botte à l'eau bouillante, dans un grand faitout, avec une bonne poignée de sel, pendant 20 minutes.

Pendant ce temps, couper finement les feuilles de menthe, puis délayer la moutarde dans un bol avec le vinaigre. Ajouter l'huile doucement pour obtenir

une sauce consistante. Saler, poivrer. Égoutter les poireaux après cuisson, puis les disposer dans le saladier, les napper de la sauce. Parsemer de feuilles de menthe.

Les têtes d'agneau grillées avec la sauce à la menthe

Il faut prendre une tête d'agneau par personne.

Les faire cuire au gril, sur la braise, en les retournant souvent, pour qu'elles cuisent bien partout. Quand toute la tête est bien grillée, elle est cuite, car il n'y a pas beaucoup de viande.

Saler et poivrer avant de servir.

On peut également cuire les têtes au four en les retournant et en les arrosant assez souvent.

Ces têtes d'agneau s'accompagnent d'une sauce à la menthe (voir recette ci-dessus).

Les légumes d'été à la menthe

Pour 4 personnes

200 g de haricots verts
2 courgettes
1 aubergine
2 tomates
1 poivron jaune
1 petit poireau
1 bouquet de menthe fraîche
4 feuilles de basilic
1 pincée de thym
huile d'olive

Laver les courgettes et l'aubergine, et les couper en grosses rondelles. Épépiner le poivron, le couper en gros morceaux. Couper le poireau après l'avoir fendu en 2 et lavé en l'ouvrant. Hacher très fin la menthe et effiler les haricots verts. Faire chauffer 3 cuillerées à soupe d'huile dans une sauteuse : y mettre à

fondre le poireau 5 minutes à feu doux, puis ajouter les rondelles d'aubergine et de courgettes, le poivron, les haricots, la menthe et le thym. Saler, poivrer, couvrir et laisser cuire 15 minutes à feu moyen en remuant de temps en temps et en ajoutant un peu d'eau si la préparation sèche trop. Ensuite ajouter les tomates coupées en six, mélanger et cuire 3 minutes.

Ôter le couvercle et laisser évaporer le jus restant à feu vif.

Verser dans un compotier, ajouter le basilic haché, mélanger délicatement et décorer avec des feuilles de menthe.

Cette délicieuse entrée peut également accompagner des grillades de veau, de porc ou de volaille.

Les agrumes en salade à la menthe

Pour 4 personnes
2 pamplemousses rouges
4 petites oranges
2 branches de menthe fraîche
20 cl de sirop de sucre de canne
2 cuillerées à café d'eau de fleur d'oranger

Bien laver les oranges, les essuyer, et prélever quelques zestes avec un couteau. Tailler ces zestes en fins bâtonnets. Les blanchir 2 minutes à l'eau bouillante, les rafraîchir, les égoutter et les mettre dans une casserole avec 10 cl de sirop de sucre de canne et 2 cuillerées à soupe d'eau. Les laisser confire 20 minutes à feu doux. Les égoutter et les réserver.

Peler les oranges et les pamplemousses à vif puis les couper en quartiers.

Dans un compotier, mélanger le reste de sirop de canne et l'eau de fleur d'oranger, ajouter les feuilles de menthe ciselées et les zestes confits. Incorporer les fruits et mélanger délicatement. Servir très frais, décoré de quelques feuilles de menthe et accompagné d'excellents croquants de Fenouillet.

Les cuisses de grenouilles à la menthe

Pour 4 personnes
3 douzaines de cuisses de grenouilles
4 branches de menthe
2 échalotes
1 verre de vinaigre
2 cuillerées à soupe de farine
1 verre de lait
150 g de beurre
1 verre de bouillon de volaille
sel, poivre

Saler et poivrer les cuisses de grenouilles, les passer dans le lait puis les fariner légèrement. Hacher les feuilles de menthe et les échalotes. Jeter les cuisses de grenouilles dans une sauteuse contenant 50 g de beurre. Les faire cuire 5 minutes en les retournant à mi-cuisson.

Réserver les cuisses et déglacer avec le vinaigre après avoir ôté le beurre. Ajouter la menthe et l'échalote hachées. Laisser réduire 3 minutes, ajouter le bouillon et le reste de beurre, par petits morceaux, en battant au fouet pour lier la sauce. Remettre les cuisses 1 minute, et servir aussitôt.

Les maquereaux à la menthe

Pour 4 personnes
4 maquereaux
50 cl d'eau salée
1 dl de vinaigre de vin
4 branches de persil
3 branches de menthe fraîche
1 bouquet de ciboulette
sel, poivre

Laver et vider les maquereaux. Les mettre dans un court-bouillon froid réalisé avec l'eau, le vinaigre, la menthe et la ciboulette. Faire chauffer sans

bouillir et ôter du feu. Couvrir et laisser pocher 15 à 20 minutes.

Retirer les poissons, les disposer sur le plat de service et les saupoudrer de persil haché.

Décorer avec des quartiers de tomate et des feuilles de menthe.

Le cocktail de melon au sorbet à la menthe

Pour 4 personnes
2 melons
4 branches de menthe
1 cuillerée à soupe de liqueur de menthe
125 g de sucre en poudre

Préparation du sorbet : Faire bouillir le sucre dans 50 cl d'eau. Laver les feuilles de menthe (en garder 4 pour la décoration) et les mettre à infuser 5 minutes dans le sirop. Passer au chinois puis verser dans une sorbetière et faire prendre au réfrigérateur. Avant que le sorbet ne soit complètement pris, incorporer la liqueur de menthe pour colorer.

Ouvrir les melons, ôter les pépins et, à l'aide d'une cuillère, découper la pulpe en morceaux réguliers. Réserver au frais. Au moment de servir, disposer 2 boules de sorbet dans 4 grandes coupes, les morceaux de melon au-dessus, et saupoudrer de menthe hachée. Présenter accompagné de tuiles aux amandes.

parasites

Quelques ennemis des arbres dans les Corbières

Dans la nature, le combat pour la vie est la règle de chaque instant.

Les arbres sont sujets à des maladies ou sensibles à l'attaque d'insectes ou de champignons parasites quand ce n'est pas de pollutions atmosphériques (pluies acides). Ils peuvent aussi être victimes de catastrophes écologiques (feux de forêts). Vous avez sûrement dû remarquer, lors de vos promenades, des boules soyeuses blanches garnissant les rameaux de certains pins, des branches desséchées dans la frondaison de chênes verts ou bien encore des cyprès morts au milieu des haies brise-vent. Il s'agit pour ces trois espèces d'attaques parasitaires.

La chenille processionnaire du pin (*Thaumetopoea pityocampa*).

Il s'agit de la forme larvaire d'un papillon nocturne bien connue des forestiers méditerranéens qui craignent ses attaques dévastatrices dans les pinèdes. Le terme processionnaire indique que les chenilles se déplacent en file indienne avant d'aller s'enfouir dans le sol.



Nid de chenilles processionnaires du pin

Entre la mi-juillet et la mi-août, les femelles de ce papillon ordinaire et éphémère, de couleur marron roux, déposent leur ponte (100 à 300 œufs) à l'extrémité des rameaux de pins, formant à cet endroit une sorte de manchon. Ce n'est que quarante jours plus tard environ que l'éclosion des œufs libérera une multitude de petites chenilles affamées par la diète obligatoire de cette quarantaine d'incubation. Se nourrissant des aiguilles de pins pour effectuer leur développement larvaire, elles migrent dans l'arbre infecté et forment des nids primaires. En octobre, les chenilles tissent un réseau de soie pour former un nid définitif d'hiver, plus important. Ces chenilles possèdent des poils urticants particulièrement nocifs. Il faut éviter d'être en contact car ces poils vésicants provoquent sur l'homme des démangeaisons, des œdèmes, des troubles oculaires, des accidents respiratoires et d'autres symptômes plus ou moins graves suivant les individus.

Enfin, quittant leur nid et l'arbre hôte entre la fin janvier et le début mai, la procession spectaculaire se déplace à la surface du sol avant l'enfouissement de la colonie à une profondeur de cinq à vingt centimètres. Chaque chenille tissera alors son cocon individuel avant de se transformer en chrysalide. Enfin, après un repos apparent qui durera jusqu'au mois de juin environ, dans un délai d'un mois, se produira la métamorphose de la nymphe en papillon, ultime stade du cycle annuel de cette espèce.

La défoliation complète des jeunes arbres peut parfois provoquer leur mort.

Le bupreste du chêne vert (*Coroebus Bifasciatus*).

Les buprestes sont des coléoptères dont les larves vivent dans le bois. En général, les buprestes ont une coloration métallique très vive. La forme adulte du bupreste du chêne vert, quant à lui, présente des teintes jaunes, vertes et bleues. Pareillement aux papillons, ce petit coléoptère, de 1 à 2 cm de longueur, vole de fleur en fleur pour butiner, et les femelles pondent leurs œufs sur les jeunes branches. Très

différentes des adultes, les larves blanches, ayant l'aspect d'asticots géants, vivent sous l'écorce des arbres dans lesquels elles creusent des galeries se terminant par une double boucle circulaire. Elles se nourrissent du bois. Les branches atteintes, privées de sève, dépérissent et meurent. Le dessèchement du rameau infesté, dont le feuillage devient marron, signale ainsi la présence de ce bupreste. Sous l'action du vent et notamment du cers fréquent dans les Corbières, les branches se cassent et restent accrochées de façon persistante à l'arbre. Le chêne vert est très sensible à ce bupreste et le nombre d'arbres touchés est relativement important. C'est pourquoi, il est courant de rencontrer dans les environs de Lagrasse de nombreux chênes verts présentant une cime altérée par des « agrégats » marron dans le feuillage. Cependant ce dessèchement localisé n'entraîne pas la mort de l'arbre. Si vous désirez voir une larve ou un adulte juvénile, il vous suffit de briser une branche en mai pour découvrir l'intrus.

Le chancre cortical du cyprès (*Seiridium Cardinale* ou *Coryneum Cardinale*).

Ce champignon profite d'une plaie, d'une blessure, de dégâts dus au gel, de galeries de scolytes, etc. pour parasiter l'arbre en s'introduisant dans l'écorce. Les arbres de haies qui se frottent et se blessent mutuellement constituent des cibles privilégiées pour ce parasite de blessure qui est le principal agent de dépérissement des cyprès. Les attaques de ce champignon se traduisent par une nécrose sur l'écorce, brun rouge, puis par le développement d'un chancre. Il s'ensuit des fissures de l'écorce, un dessèchement des branches et un écoulement de résine au niveau de leur insertion sur le tronc. Quand les symptômes se propagent à l'ensemble de l'arbre, ils provoquent sa mort.

> par Patrick Valette, technicien forestier
de l'Office National des Forêts.

Onze inédits pour le Banquet

par François Bon

Cinquante-trois fois la faute

Il dit qu'il ne savait pas que l'autre voulait tuer, que lui il tenait le gars, qu'ils étaient venus à deux mais qu'il ne savait pas que l'autre avait un couteau, il dit que (mais après, aussitôt après, c'est lui qui avait emmené en dérive celui qui venait de tuer, lui qui conduisait la voiture) – maintenant il est là, chaque semaine, et quelquefois n'écrit pas mais c'est parce qu'il pense, à l'écart de la violence et de la crasse, comme une manière de se tenir, de ne pas être d'ici. Il l'a même écrit une fois : « Ce lundi dernier a été dur, je n'ai pas dormi de la nuit, je n'arrêtais pas de penser à l'affaire. »

Il dit que c'est une maison dont le type leur avait dit que s'ils voulaient y dormir ils n'avaient qu'à le suivre et que c'était marrant parce qu'il y avait un gros cadenas mais dedans rien à braquer et ça le fait partir d'un gros rire : *dedans y avait rien*, mais la crasse, des planchers noircis et troués, et pourtant le type leur avait proposé de venir là s'héberger, chez lui (à un autre il avait dit : *chez Marcel à Bègles*), dans sa maison protégée par un cadenas où vraiment il n'y avait rien à braquer sauf un narghilé, et que le lendemain il était parti avec.

Celui-ci dit que c'est un type qui leur avait loué une caravane aux Sables-d'Olonne et puis leur avait fait visiter sa propre maison, quelques jours plus tard partant en congé leur avait laissé la clé de la maison au cas où : dans la maison il y avait un fusil et plein de choses, est-ce qu'on montre ça à des jeunes gars, ça lui faisait une leçon ça lui apprenait à ne pas faire confiance c'était lui rendre service.

Quand on lui parle il répond à voix basse mais en vous regardant dans les yeux : *fuck* (et qui trois semaines plus tard, ayant avec lui aussi gagné qu'on travaillerait ensemble, n'avait écrit que trois lignes : « Vivre dans un monde souterrain, vivre en ermite pour être tranquille, pouvoir enfin vivre et pas survivre, être seul et en paix »).

Il parle très bas parce qu'il n'est pas sûr de la juste prononciation des mots qu'il a appris d'oreille et donc on est devant lui juste séparé par la table de bois jaune et ce n'est pas lui qui met sur le papier les mots un à un dictés, on est

là bouche à bouche quasiment pour deviner et il a les épaules basses et mauvaise haleine et quand on entre et qu'on se serre la main il a les mains moites — il a demandé au surveillant cette semaine qu'on lui porte sa cantine ou ses colis sans que les autres s'en aperçoivent, en fractionnant : sinon ils lui prennent tout, ils *l'obligent*.

Il raconte l'histoire du camion, le gars qui l'avait pris en apprentissage de maçonnerie, sachant pourtant le foyer et le reste, et puis lui laissant la clé du fourgon le midi parce que lui, le patron, rentrait manger chez lui et qu'il faisait froid, et le premier petit tour de la cour ou sur le parking, et puis parti sur la route, le gros fourgon brinquebalant et puis une voiture en face, prenant donc le trottoir et puis un réverbère, le choc, parti en courant, resté enfermé chez lui quand le patron avait téléphoné disant ce n'est pas moi, et le lendemain le patron était revenu chez lui, lui proposant de négocier ça sur plusieurs mois, simplement il retiendrait sur la fiche de paye la réparation et lui s'ancrant dans la seule réponse absurde *ce n'est pas moi* et donc là maintenant sur le pavé et comment forcément ça ne pouvait que continuer.

Celui-ci lève soudain le nez de sa feuille et m'appelle, il me demande ça comme un élève en classe : « Monsieur, est-ce qu'on peut dire qu'on n'aime pas les voleurs, si on en est un ? »

Qu'il faisait son service militaire et que quand on n'a pas de boulot on s'engage et qu'alors ils prenaient des volontaires pour cette ville assiégée, si peu loin de la France qu'au même moment le dimanche moi je mangeais chez le cousin d'Istres, le pilote de ravitailleur C 135, qui s'envolait le matin pour y être en une heure et demie et revenir le soir, et lui ce qu'on trouvait dans le fond du texte à une brève image c'était deux enfants, un garçon de dix ans et une fille de sept ou à peu près ou même l'inverse, ce qui était sûr c'est qu'au garçon manquait une jambe et à la petite fille une main et que les deux étaient ensemble dans la rue, ensemble tous les jours et qu'on entendait les explosions au loin et les tirs tout auprès, et lui, le robuste gars de la ban-

lieue parisienne c'était la trouille, la trouille bête et ce qu'il n'avait jamais supposé en lui de peur possible, la peur sans raison puisqu'ils avaient l'uniforme et le casque, qu'ils étaient des centaines là-bas dans la ville assiégée, que la solde on ne la dépensait pas mais les deux enfants maintenant il les avait aussi dans les rêves (j'avais demandé : *Parce que musulmans comme toi* il n'avait pas su répondre, dans la ville où il avait grandi au bord de Paris il ne s'était jamais posé cette question, même le jeûne ici à la prison il ne le faisait pas, comme d'autres qui au plateau livré à 17 h 30 ne touchaient pas et le gardaient jusqu'au soleil bien plus tard couché), en tout cas demandant son rapatriement, renvoyé à un lieutenant et le lieutenant *disait non* cela amplifié, et la trouille et la haine *j'ai retourné le Famas contre lui*, et maintenant ici pour quoi, je ne saurai pas, cela ne m'intéresse pas, mais la bascule d'où elle venait c'était de cette image de deux gosses alors qui responsable.

Il dit qu'il était dans un foyer et qu'il en avait marre, qu'avec un autre ils étaient partis en Belgique et que là-bas la sœur de l'autre avait un garage et qu'au premier dimanche la sœur étant partie ils avaient pris les clés du garage et embarqué deux voitures et que là-bas c'est facile puisque chacun a pour la vie sa plaque d'immatriculation, beaucoup plus facile pour revendre.

Il dit qu'il était dans un foyer et qu'il en avait marre : cinq fois, dix fois, vingt fois le mot foyer et qu'ils en avaient marre, et qu'on s'en sort comme de vouloir à tout prix montrer et casser la cessation d'être où les foyers vous mettent par les heures réglées et l'ordre imposé : celui-ci qu'il avait préféré partir dans les rues, vivre la rue, il dit : « J'ai tout plaqué, je me suis retrouvé à la rue. Quand j'étais à la rue, je me débrouillais bien, j'étais toujours propre, je ne me laissais pas aller. Je vivais au jour le jour, je ne pouvais pas penser à demain, ni même à mes erreurs. On survit, on ne pense à rien. J'ai essayé de vivre ma vie tout seul, j'ai fait un trait sur tout, j'ai oublié. »

Celui qui est né dans les Charentes, et a commencé par

Onze inédits pour le banquet

travailler sur les manèges d'enfants et dit que c'était bien, et puis aux autos tamponneuses mais que c'était plus dur, beaucoup plus de travail et que ça finissait tard, jusqu'à trois heures du matin souvent, et cela deux ans mais sans jamais quitter le département, et puis avait tenté dans les mêmes villes avec un copain de vendre sur les marchés des tee-shirts *avec dessus Johnny Hallyday et puis des trucs comme ça* et l'hiver venu découvre les maisons vides de la grande ville et écrit comme si cela allait de soi, pour commencer un récit : *un jour que j'étais à demander de l'argent rue Sainte-Catherine* (il était, disait-il, à Bordeaux depuis cinq mois).

Il dit, celui-ci : « Toute une nuit, toute la nuit ils rentraient toutes les demi-heures parce que moi et mon petit frère on avait abîmé un de leurs collègues, une nuit d'enfer. » Et une autre fois, parlant de la cité Thiriet de Mérignac contre la cité des Fleurs : « On s'était planqués à soixante, il y en a huit qui sont allés chercher l'embrouille, ils leur sont tombés dessus à quinze alors on est sorti on les a éclatés c'était bien. »

Et celui-ci, qui n'en est pas à son premier séjour : « Même que je fais rien, je sors d'une boîte et les keufs quand ils me voient c'est : alors Tiago pas encore mort, quand c'est que tu nous débarrasseras le plancher, il pourrait y avoir un vélo de piqué c'est moi qu'ils viennent chercher... »

Un jour, à cause d'une réunion c'est le responsable du service socio-éducatif qui m'avait reconduit à la gare, on avait parlé de Hurlin et des autres, et de la difficile séparation de la prison et de la ville, quand c'est la même ville qu'on partage, lors qu'eux-mêmes ont pour première tâche de ne pas renoncer à ce qu'ils reprennent chemin dans la ville, et qu'au contraire il faudrait travailler encore plus dans cette liaison du dedans et du dehors. On roulait sur les quais et tout au bout très loin se dessinaient les ombres blanches des immeubles de Bacalan : ils venaient de prendre en charge toute une bande de la cité, parce qu'un type d'un quartier adverse avait été tué et que tous ceux-là étaient

venus signer d'un coup de lame la décision collective. Que c'était plus difficile, le travail, quand ils étaient là non pas venus seuls dans ce qui les mettait à l'écart, mais ainsi en bloc et restant dans la cour et les couloirs en bloc. Le responsable du service socio-éducatif, en conduisant phares allumés dans les rues qui menaient à la gare, disait : « Avoir face à soi quelqu'un qui a mis toute la ville en émoi, et ne tenir compte de rien qui ne soit pas lui-même. On préfère ne rien savoir, quelquefois ce n'est pas possible. » La manière dont cette histoire avait déjà traversé les pages faites dans la petite salle : « Comme là, quartier contre quartier, Bacalan contre Saint-Michel, ils se sont bagarrés entre eux, je ne sais pas pourquoi. Quartier contre quartier, Bacalan contre Saint-Michel. Et cette histoire elle est vraie, c'est un jeune de 23 ans, il s'appelait Khalid, on l'a ramené au Maroc pour l'enterrer là-bas. Je voyais sa femme et son frère qui pleuraient. C'est passé à la télé, et ces jeunes-là ils sont encore ici à la grande maison. Après, il y avait quatre cents personnes qui ont fait la marche, le tour de Gambetta, deux fois, et poser des fleurs à la place où il était mort, et moi j'étais avec eux. »

Celui qui faisait les marchés avec de la bimbeloterie et j'avais voulu le faire écrire de ces inventaires, les râpes à fromage et les couteaux Opinel, les essoreuses à salade et les moulinettes à légumes, les pierres à aiguiser et le beau plastique de couleur dans quoi on moulait les passoires ou les égouttoirs, et qui avec son fourgon et son stand connaissait toutes les villes depuis Menton jusqu'à Rennes en suivant la façade des deux mers et le grand couloir d'entre les montagnes où sont Albi, Toulouse et Pau et parce que le commerce n'allait plus commençant d'autres *bizness* et sur ce mot *bizness* comme dans l'écriture aussi tout avait commencé sans virgule de glisser.

Celui qui de Brest voulait prendre le train pour Bordeaux parce que c'est là, dans cette base aérienne un peu plus loin que l'aéroport, qu'il était affecté et que la discipline y était rude (on les faisait coucher dans la forêt, marcher jus-



qu'à épuisement et sauter en parachute, marcher dans les marais comme si les lois ordinaires déjà, mais légitimement, n'existaient plus), quand il avait vu le train de nuit partir sous ses yeux ç'avait été sa seule réaction : *j'ai pris une voiture et j'ai roulé toute la nuit, sinon j'allais au trou* et ça faisait huit semaines qu'il était là, pourtant rien n'avait changé du vocabulaire, ce seul mot de *prendre*, prendre une voiture comme si rien ne comptait de nos clés et nos papiers.

L'histoire que celui-ci raconte à voix basse pour dire qu'il n'a pas la tête aux exercices qu'on propose, et qu'on ne répètera pas. L'illusion où il était de penser pouvoir s'engager dans la Légion étrangère, qu'on lui fournirait une autre identité et qu'il recommencerait là, comme de zéro, la vie qui dans cette histoire s'était enlisée. Sûr qu'il était que la semaine prochaine ou la suivante ça y est, il serait sous d'autres cieux et libre d'y rester. Trois mois plus tard dans les couloirs encore, mais obstinément refusant de venir le mardi à l'heure d'écriture, et sur cette histoire non plus il n'était jamais revenu (on se serrait la main pourtant).

Celui qui est debout dans l'entrée de la salle avec aux épaules de longs cheveux blonds et qui demande conseil sur un compte compliqué, parce que *quatre affaires* qu'il avait se sont fondues dans une seule peine longue, mais le jugement d'une cinquième vient d'intervenir juste maintenant, qu'il termine la peine longue : la nouvelle va-t-elle se confondre avec celles qu'il vient d'écluser ensemble, ou bien se rajouter ? Il est là encore les deux mois à venir, c'était ça la réponse. Il avait dit qu'au greffe de la prison ils avaient gardé sa machine à tatouer, qu'il emmenait toujours avec lui, une machine artisanale pour encres de plusieurs couleurs, avec aiguille électrique, payée cher (et qu'en sortant il voudrait s'installer, gagner sa vie avec ça, qu'il aime reproduire des dessins, et la preuve il en a ses pleines feuilles, les feuilles qu'on donne ici pour les exercices scolaires). Et n'avait pas été consigné au greffe qu'il était lui-même, des épaules au poignet, la meilleure démonstration de son art.

Celui qui était venu d'Alger dans un ventilateur de cargo

(sortie de climatisation des chambres froides) et comment le courant d'air avait séché leurs vêtements mouillés, l'attente une semaine sur le quai avant de partir et puis, décidant de partir pour l'Italie, avoir confondu les panneaux arrivée et départ, pris un train pour Strasbourg et s'être réveillé à Dôle. Cet autre qui était en France depuis cinq mois, arrivé aussi d'Alger par Marseille et qui écrivait les deux langues. Celui-ci encore, Algérois pareil, du quartier d'à côté et qui avait comme repère principal un voyage fait l'été précédent à travers le désert pour une semaine dans les montagnes du Hoggar et la visite de grottes préhistoriques avec des empreintes de mains et des corps nus géants, et pour ces trois-là et deux encore les dates précises des morts dans la rue, des morts dans la famille et la volonté de partir et se hisser sur un bateau ou se débrouiller comme on peut pour finir là sans autre crime : et ce qu'ils écrivaient comme d'abord et toujours le chant d'une ville perdue (celui qui avait une fois auparavant voyagé à Alicante l'avait décrite : *façade blanche sur la mer*).

On parlait cette fois-ci de *maison* et dans le premier groupe il y avait celui qui sur la main nue n'avait juste qu'un léger point bleu de tatouage entre les phalanges à la racine des doigts et qui m'avait répondu : « Mais quand on n'a pas eu de maison, que foyer et foyer et foyer... » Et dans le second groupe une heure après sur le même thème un autre aux longs tatouages descendant de l'épaule en continu jusqu'aux doigts ou sur chaque phalange médiane (celle devant quand on ferme le poing) était tatouée une des quatre lettres du mot *haine* en anglais et qui avait répondu : « Mais quand on a eu treize foyers et cinquante familles d'accueil... » Et le mot *foyer* quand il sonne comme dépossession, au contraire exactement de sa si vieille histoire.

Et encore sur cette seule idée de maison, celui qui avait raconté cette fugue première et définitive, et que *sur la route sans savoir où aller* il revient simplement à son ancien lycée professionnel et se fait passer pour stagiaire et ça marche, vit plusieurs semaines clandestin officiel de la cantine et du

dortoir, partant seulement le week-end pour *aller dormir à la gare*. Quand on l'a fichu dehors par quelque zèle enfin de comptage administratif, il est allé *sur un banc à côté d'une grande rivière et c'est le seul endroit où j'ai bien dormi sans me soucier de quoi que ce soit*, où est l'engrenage où ça bascule, à quel moment l'écoute aurait pu tout retenir, si c'est bien dans ce lycée des CAP et BEP qu'il était revenu ?

Celui qui m'avait dicté ce qu'il appelait son *rêve des animaux* et c'était cela (est-ce que moi je rêverais cela) : « J'ai rêvé des mecs qui viennent pour me tuer avec le couteau. Après, moi je cours doucement, et les mecs fort. Je ressens l'angoisse. Je respire comme les asthmatiques. Après je me réveille et je dis : — Impec, je suis dans ma maison. Après, je sors du jardin et je trouve les animaux. Ils viennent à la maison, ils mangent toute la famille. J'ai cherché un flingue de mon père pour tirer sur les animaux. Je tire, ils ne meurent pas. Après, ils viennent directement sur moi. Après, je suis coincé dans un coin. Je dis à mon frère de faire le coup de main avec moi, parce que je suis coincé. Mais mon frère m'a dit : — Non, je ne bouge pas. Et moi qu'est-ce que j'ai pensé ? — Mon frère, il est avec les animaux. Après, les animaux ils se tournent, ils regardent mon frère et mon frère rigole. Et après moi j'ai tiré sur mon frère, après mon frère il est mort, il est sorti un animal du cœur. Après je me suis réveillé, et je transpirais partout. »

Celui, quand on parle une fois des bruits du quartier quand on est chez soi et qu'on n'a rien à faire dit : « Le bruit de ceux qui tirent au fusil sur les hirondelles. » Et un autre qui raconte : « On avait quatorze ans, on a téléphoné aux flics, et quand le car est arrivé dessus on a balancé un cadre de Mobylette, du huitième étage, je me souviens du bruit. »

Une autre fois, travaillant sur l'idée : « Je ne supporte pas que... », demandant simplement que cela ne concerne pas leur univers personnel mais ce à quoi ils avaient pu assister, ce dont, dans la ville, ils avaient pu être le témoin, celui avait écrit : « Ce qui m'énerve, c'est que, quand j'étais dehors, je n'avais pas de travail. Vous allez à l'ANPE le

lundi, vous regardez les annonces, vous revenez le vendredi, toujours les mêmes annonces. Vous allez vers les associations : — Non, non, c'est impossible. Une autre association : — On est complet, qu'est-ce que vous voulez faire ? On me propose de travailler au noir, vite fait. Je fais, c'est de l'argent honnête, pas de problème. On ne m'a jamais proposé de travailler, que des places qui valaient pas le coup. Cueillir les pommes, ou des stages. Et je n'aime pas les glaces au café. Je n'aime pas être enfermé, j'ai la haine de ça. Et je n'aime pas *votre* écriture. »

Il dit qu'avec son frère ils étaient en boîte de nuit et que ces types ils avaient cherché des crosses à son frère et qu'il avait fallu se battre et qu'ils avaient battu son frère alors lui quand il était sorti avait vu la voiture des autres et la drôle d'écluse des pronoms grammaticaux, où par la vie des autres s'équivalent une voiture et un corps : « J'ai coupé le câble de frein des personnes qui avaient tapé mon frangin. »

Celui, mais ils étaient trois (et même quatre) à avoir débarqué dans la petite salle en deux semaines d'intervalles, qui se connaissaient et riaient ensemble, comme si selon la saison il y avait des phases secrètes qui amenaient plutôt ici le vol ou le poison, ou les voitures ou le couteau, ces trois-là donc tour à tour affirmant que là où ils vivent *les autres on n'en veut pas* et qu'où ils vivent c'est, voici : « Dans un parking souterrain en face de la gare au quatrième sous-sol, je descends les escaliers qui me mènent au quatrième, sur ma droite au-dessous de l'escalier il y a un renforcement où je dors, il y a mon sac à dos et celui de ma copine c'est vraiment tout petit, l'hygiène reste à désirer, quand je passe la porte qui se trouve face à moi, j'arrive dans le grand parking, il y a des voitures, et partout des couvertures, des sacs à dos qui appartiennent aux autres et leurs chiens, des seringues par terre, des Stéribox et des boîtes d'Orvénal et de Subitex l'endroit n'est pas trop somptueux mais on est entre potes, en ce qui me concerne le luxe c'est pas important car avec cinq ou six shoots dans les veines par jour plus le *bédo* on ne fait pas attention à ce qu'il y a autour de

nous... » et celui qui était juste en face, de l'autre côté des tables en fer-à-cheval, lui répondant simplement : « Je crois que t'as pas pris le bon chemin. »

Ceux qui ne disent rien et parlent peu et sont là pour délit de mœurs. Mineurs aux mains molles.

Celui qui connaît tellement bien là-bas dans les pins près de la mer où sont les belles villas (on y entre facilement, mais on ne prend que les trousseaux de clés et l'adresse de la maison principale à Bordeaux, tout est fini au matin) et les beaux récits de mer qu'il avait dans les vagues du grand estuaire.

La gare encore et la manière dont sur douze lignes tous les mots viennent à égalité de signifiant et l'indifférence géographique à égalité de l'indifférence morale : « Un soir du mois d'août, le 20, j'attendais le train pour Paris en gare de Bordeaux. Je suis allé boire un verre en face de la gare, j'ai rencontré un copain qui m'a demandé d'aller voir avec lui les horaires de train. Alors il prend à l'arraché un billet de train à un Anglais qui attendait son train. L'Anglais est allé porter plainte au commissariat de la gare, qui nous a arrêtés tous les deux. J'ai passé la nuit en garde à vue, et je me suis retrouvé le lendemain après-midi en prison au lieu d'être à Paris. »

Ou bien ce dont témoigne la simple variation de genre d'un article dans l'impossibilité de prendre recul ou distance, la banalisation pour certains d'être ici, comme d'une alternance normale d'avec la rue : « C'était une nuit d'anniversaire, j'étais invité. On a bu, tout ça. J'étais mort saoul. Après, j'ai été m'allonger dans la chambre. J'ai commencé à dormir. Les flics sont arrivés, et moi je me suis échappé. Je ne suis pas resté, parce que la musique était trop forte. Et puis après, je me suis retrouvé en garde à vue et j'ai cassé une chaise sur le flic. Et j'ai passé devant *la* juge. »

Celui qui est dans une voiture avec quatre autres et maintenant sont poursuivis et parce qu'ils fuient d'autres sirènes arrivent qui font barrage *les flics ont demandé du renfort ils étaient six voitures de flics* et les voilà encerclés dans la



ville je peux vous assurer que le pilote de la voiture il assurait mais à un des barrages on ne peut plus éviter il y a un mur et la voiture s'enfonce dans le mur, maintenant c'est cela que chaque nuit ici il voit, disant : « J'ai vu ma mort. »

Celui qui raconte comme si tout cela allait de soi, mais justement cela va de soi et c'est une route tellement banale : « C'est dans la famille, c'est mon frère, on a toujours galéré ensemble, parce que mes parents m'ont abandonné. Mes parents sont divorcés et mon beau-père il me battait, il nous a mis à la porte. Alors on a acheté une caravane, on a vécu deux ans ensemble. J'avais quatorze ans, mon frère était plus âgé. On s'est mis sur un terrain, et après il a fait un braquage d'une poste il est allé en prison, il a fait quatre ans et demi. » Maintenant c'est lui est ici. Il a l'appui d'un frère qui a réussi, il est vigile avec chien quelque part à Bordeaux (« Mon frère le plus âgé, jamais il s'est fait attraper, et après il s'est trouvé une femme, il est maître-chien, il a bien réussi. »)

Ou bien une autre phrase, du même : « Je prenais des cachets et je faisais le con, j'ai volé. Beaucoup de violence. »

Celui de vingt-trois ans dont on tient à vous signaler qu'il est un *détenu très dangereux* sans rien vous dire d'autre ni la nature même du danger, et c'est simplement un jeune type à phrases très brèves mais l'art qu'il avait de mettre les autres de la salle hors de leurs gonds, tandis que lui semblait alors satisfait du spectacle, et les dix lignes chaque fois que je lui extorquais, mais d'une telle maîtrise qu'elles ne disaient jamais rien qu'un strict miroir de l'exercice (sur cette idée de *maison*, il avait répondu par une *pièce*, la chambre d'un copain, *au-dessus de son garage*, tout le monde entier donc annulé pour un simple intérieur sans liaison, là où on se retranche, indépendamment de toute idée de lieu).

Celui qui avait appris de sa grand-mère à pêcher dans la Dordogne au cordeau et prendre les lamproies à la main, et de son oncle à piéger les hérissons dans les stades ou les sentiers (et comment pour dépiauter un hérisson on lui incise la patte et on souffle avec une paille, *quand ça gonfle* la peau

se décolle et on peut enlever les piquants), et ses souvenirs d'enfance *les vieilles voitures on jouait à Starsky et Hutch avec mon cousin* et puis la ferraille terminée la vie dans un lotissement de bout de petite ville (gardant quand même la caravane au bout du terrain pour l'été y dormir), lui disant : « On serait resté à la ferraille peut-être je serais pas ici. »

Et la faute de celui qui racontait, à cause des vagues de Biarritz : « Biarritz j'ai aimé, car il y avait beaucoup de monde, les vagues recouvraient les rochers et je sais que j'étais content d'y être allé. » Ils étaient trois, lui qui racontait, son cousin et l'amie de ce cousin. « Une chose que je me souviens, c'est que je voulais attraper un chat, et à la place de l'attraper je suis tombé sur un rocher tout en roulant comme une boule de bowling. » Puis la fête foraine, ils avaient fait du tir, et c'était dans un parc et il y avait une statue c'était amusant de s'y percher : « Je me souviens, moi et mon cousin, on avait pris une photo. Je ne me souviens pas du nom, mais ce que je me rappelle c'est qu'une personne est passée et nous a dit : — Tu es sur les épaules de ton grand-père ? Nous, ça ne nous a pas plu, alors on est descendu et on lui a demandé s'il avait un problème. Il nous a répondu : — Allez vous faire foutre... Alors on lui a sauté dessus et puis on l'a frappé. À cause de ça nos vacances ont été gâchées. »

Celui qui raconte comme si c'était drôle et qu'il fallait en sourire : « Une fois j'étais dans la rue, je me fais contrôler par la police. Ils m'arrêtent, ils me fouillent, ils me demandent : — Tes papiers. Je leur donne mes papiers, ils regardent, ils me disent : — Monte dans la voiture. Ils me ramènent au commissariat, ils me fouillent, ils me mettent à poil, ils trouvent rien, ils me font chier, après ils me disent : — C'est une erreur. Ça, ça fout les boules. Ils m'ont gardé deux heures ou trois heures, ils m'ont rendu les papiers, après ils me lâchent, pourquoi : parce que je suis un Arabe. »

Encore un de ceux-là, qui aimait tant les habits mais se payait ses chaussures de ses sous, ne supportait que les vête-

ments qu'il disait de marque, en fait toujours les trois mêmes (une manie qui est en train de pourrir ma vie) : « Si je n'ai pas les moyens de *m'acheter*, je ne peux pas me dire : il faut que tu attendes d'avoir de l'argent pour l'avoir. Une fois que ça me plaît, il me le faut de suite. C'est parce que je n'ai pas les moyens de me l'acheter et que je le veux absolument. Parce que j'aime bien toujours être bien habillé. Quand avec mon frère on était parti, déjà j'arrêtais pas de voler des habits. Ou je volais des voitures, je les revendais et j'allais m'acheter des habits. Je calcule pas. Il me le faut, ça me plaît, si je vois que c'est faisable je le vois. Tous les jours il y a un nouveau truc, donc l'ancien il ne te plaît plus. J'ai toujours aimé ça depuis tout petit. » Et reproduisant cela pour les jouets à son enfant, on en a une pleine cave, marchant dans les Toy's O Rus et autres grandes surfaces de l'imagination marchandise avec son cutter et sa Super Glue pour changer très vite les codes barres et passer à la caisse automatique avec « les jeux vidéo, voitures à télécommande, c'est pas lui qui me demande, c'est moi qui vois ça, qui pense : ça, ça lui irait super bien, et je lui prends » et la discussion qu'il avait bien voulu qu'avec lui-même et l'instituteur à l'accent des montagnes on ait, justement sur l'imagination des enfants et ce qui à l'enfant était le plus précieux, ce qu'on accumule dans la cave parce qu'on ne s'en sert pas ou de la simple présence du père, retenu ici (il savait peu écrire, se débrouillait cependant, mais aimait à nous dicter les lettres à son fils, parce que dites devant nous et pour nous, prétendait-il, il les faisait plus belles, et ça s'écrivait à la vitesse où il le pensait).

Celui qu'on renvoie dans sa cellule parce qu'il oscille et s'endort, il avait eu parler un peu plus tôt, revenu des cachets plein la raie des fesses, et un gardien derrière lui qui ramasse ça par terre, parce que, dit-il, un autre voit ça, le ramasse et l'avale. Celui qui a les yeux partis de l'héroïne, c'est aussi au parler que s'est passé l'échange. Et celui qui ne vient plus dans la petite salle parce que dans sa cellule il a cassé le nez de son compagnon pour une histoire de ciga-

rettes mal partagées, puis le mot *racket* à telle autre absence prononcé.

Ou celui qui dit fièrement : « Quatre mois que je suis ici sans *boire rien d'alcool*, vendredi il y en a un qui s'est débrouillé à en faire rentrer c'était la fête. »

Il a moins de vingt ans et répète les mots *ne rien comprendre* et quand on va la source de *ne rien comprendre* on trouve ensemble une première scène et voilà la scène : « J'avais alors à peu près cinq ans. Je suis parti au Codec avec un ami, lui devait avoir à peu près sept ans. On ne parlait pas un mot de français, car on arrivait du Maroc. On a vu des gens remplir des caddies, et on s'est mis à faire comme les autres, on courait dans les rayons du magasin. Tout le monde devait nous regarder, mais on pensait que c'était normal, gratuit. Une fois le caddie rempli de courses, on a fait la queue, *on ne comprenait rien*, pressés de rentrer avec le caddie à la maison. Arrivés devant la caissière, elle a commencé à parler mais nous on faisait seulement des signes de tête pour dire oui, et on s'est retrouvé dehors du magasin *sans rien comprendre*. » Et comment c'est écrit en paix et comme sérénité de lettres régulières et qu'on lui dit que les fautes ça ne compte pas, de ne pas s'occuper des fautes, et cette distance d'avec ce qu'il y a à comprendre et qui ne se donne pas comment c'est cela qui se répète ou pas, est-ce qu'il saurait le dire, il ne sait pas, on ne saura pas.

Celui qui écrit dans l'ordre : « Moi, ma voiture plus ma femme j'avais une belle vie » (*Moi mas voiture + mas femme j'avais une Belle vis*) et qui pourtant est capable d'écrire aussi : « Premier jour au parloir, à la fois j'étais choqué et l'autre humilié devant mon père. »

Et quoi faire, sur le même mot *père*, pour un autre, d'une phrase qui semble soudain amener à notre surface du présent toute l'obscurité souterraine du monde : « Ce que mon père n'a pas su me donner. Il a su prendre la vie de mon frère le plus grand, sans jamais éprouver le moindre sentiment de regret, et dire aux enfants qui lui restaient, en les regardant dans les yeux : — Celui qui n'est pas content,

il recevra le même sort. » Et cette phrase dont nous étions malgré nous dépositaires, la séparer pourtant de tout regard rétrospectif sur le monde et ses histoires, cette obscurité qui fait nos routes, et dont nous n'avons pas à démêler plus que ce qui nous concerne. C'était exactement écrit ainsi : *Celui qui es pas content il recevra le même sort. Voila comme un vie peu etre gache. Part la suite la drogue la prison. Voila en quelque mots un histoire vraiment.* Et ce par quoi son texte commençait c'était : « Pour moi Bordeaux a été la ville où j'ai grandi avec tant de malheur que de bonheur. La vie est si triste. J'ai connu la *prison*. Depuis des années je passe mon temps en *prison*. Je constate que pour le moment j'ai *plus de passé que d'avenir*. Je voulais être un enfant comme les autres, sans avoir cette *image* du vilain garçon. » Et le texte finissait par cela, comme tout le reste précisément et laborieusement écrit comme plutôt on graverait à la lame sur du bois : « De bien d'écrire des choses qui sont cachées en moi depuis des années. Je vous remercie beaucoup d'avoir pris le temps de lire ces quelques lignes. » Et on s'en va gardant cela dans la tête comme une leçon à soi donnée et toute personnelle ou qui vaudrait au contraire pour toute une civilisation vieillissante, mais qu'on n'oserait soi jamais dire d'aussi simple façon : plus de passé que d'avenir.

Celui qui écrit : « Un jour je suis parti à Paris en galère et j'ai fait connaissance d'une personne très sympathique qui m'a proposé d'aller chez lui pour y passer la nuit et je suis resté chez la personne un an et demi à Paris. »

Et celui qui s'étonne, d'un seul élan sur sa feuille blanche : « Un jour j'étais tellement agressif que j'ai frappé ma femme devant les enfants et je le regrette beaucoup car ça ne se fait pas devant les enfants. Malgré en étant en prison je pense beaucoup à ma petite famille, surtout à mes enfants car je les aime énormément. Car la prison j'espère qu'avec cela j'ai compris ma douleur d'être enfermé. Surtout rester enfermé en cellule c'est la galère... *Un jour j'aitait Telement agressif que Jai frapper Ma femme devant Mes enfants et je le regrete beaucoup car sa se fait pas devant les enfants.* »

Celui qui dit de lui-même : *j'étais un petit con qu'en avait rien à fouler de la vie*, et dit aussi, brutalement, et quand c'est tout autre chose qu'on aurait voulu, qui aille vers un peu plus de certitude d'eux-mêmes et de confiance dans le chemin étroit à eux donné au bord de la ville : *l'envie de me donner la fin de ma vie* et la phrase continuant pourtant comme si rien de grave n'avait été ici écrit, et quoi faire des appels au secours quand on franchit au rebours la porte à barreaux verts rectangulaires, qu'on a les feuilles dans son sac et que tout cela, paroles et visages, a disparu derrière l'uniforme mur gris (c'était période du passage d'une comète, mais c'est au nord-ouest qu'on la voyait et les cel-lules y tournaient le dos).

Celui qui dit, écrit et répète : « Le lendemain, tout en me réveillant, j'ai été transporté à l'hôpital et une chose que je n'arrive pas à comprendre c'est que je ne me souvenais plus de rien auparavant. C'est-à-dire ce que j'avais pu faire le soir même. » Et qui termine en écrivant d'une seule ligne ininterrompue : « La vie est mystérieuse comme le temps. »

Celui qui avait écrit : « Route qui n'en finit plus de serpenter dans une campagne faite de mystère. Des taches de lumière marquent en pointillé que des hommes reviennent à la vie : des inconnus pour moi. Sentiment d'étrangeté de penser que, traversant des lieux inconnus, on traverse des villages : partout des gens qui vivent, qui aiment ; se haïssent. Bref, des gens qui vivent en dehors de moi, des gens qui me survivront. Vers où vais-je ? Dehors, la nuit se déchire. »

Et quand ensuite on propose aux autres de travailler sur le même thème, et cette phrase : *Dehors, la nuit se déchire*. Et fait l'inventaire de tout ce qu'on voyait, même ici de très loin, dans la nuit brutalement ouverte (j'avais dit de se servir d'images fixes, comme on parcourrait un train en ouvrant successivement les portes des compartiments dans le couloir, et j'avais parlé du temps, quand on découpait le jour en douze heures égales et que les saisons rendaient élastiques, quand le temps de la nuit n'était pas mesurable sauf

le minuit, et les instruments à sable et eau dites *orologie* inventées seulement pour s'approprier ce temps séparé où on rêve) et celui qui, prenant à la lettre cette image du train dans lequel on ouvre successivement chaque porte de compartiment et s'y trouvant lui-même, avait écrit d'une traite, et recommencé pour chacun de ses âges jusqu'aux vingt-trois ans d'aujourd'hui (parce qu'en plus ce jour-là c'était son anniversaire) : « Quinze ans. La douleur. L'hôpital, Rennes, la poupée, punition. »

Celui qui, signant son texte à la fin, sous son nom rajoutait en deux lettres majuscules et un signe : JE ? Et celui qui dit : ici on est en vacances, à part se taper une queue tous les jours ça te fait cinq minutes de faites. Et celui qui a les yeux parallèles parce qu'il revient du parloir et qu'il a eu sa dose et dira la semaine suivante que vive la défonce, associant ainsi les deux mots.

Celui qui avait fait tant de foyers lui aussi (c'était tellement presque tous), commencé à quatorze ans la prison et revenu si souvent. Le dernier printemps qu'il était sorti, ç'avait été des autoradios et tout ce qu'on récupère à la *roulotte* sur la côte un été. En tout, pour dix-huit mille francs (c'était dans le journal) à trois, pendant deux mois. Mais les deux autres n'avaient pas de casier, à l'audience ils l'avaient chargé, il en avait pris cette fois pour six ans. Je ne l'ai jamais revu (il disait : Cette fois c'est pour du pas grave, je sortirai vite — et voulait même ouvrir un restaurant ou un bar avec une amie, se fixer disait-il). Cela c'était il y a neuf ans, à la prison de Poitiers, la première où j'entrais (il y avait eu la Santé ensuite, puis Grasse et ses longues peines, avant cette année des trente-six mardis) : ce qu'il est devenu évidemment je n'en sais rien. Est-ce que quelque chose aurait changé, apparemment ils étaient tous là pour plus grave (celui à Bordeaux qui s'était introduit dans des bureaux par un Velux, pendu à une corde, et cela avait déclenché toutes les alarmes, c'était aussi dans le journal mais on précisait bien qu'il était resté en *liberté*).

vendredi 15 août

- Parution du n° 33 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Les capitelles des Auzines à Lagrasse.
- 11 h et 15 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Maurice Leblanc ».
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Cris et chuchotements », avec Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin, précédées d'une lecture des trois auteurs par Marc Betton.
- 17 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Maurice Leblanc ».
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« Des hommes contre », avec Didier Daeninckx, Roger Martin et Jean Vautrin.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > Cinéma aux étoiles
Bye-Bye, de Karim Didri.

samedi 16 août

- Parution du n° 34 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
L'ermitage de Saint-Victor à Fontjoncouse : panoramique.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Dino Buzzati » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« De Bruay en Artois à Dutroux. Le crime : valeur de la preuve ou manifestation blanche? », par Alain Raybaud.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« La politique et la guerre. Savonarole, Machiavel, Guichardin ». Comment penser la cité quand l'état de guerre vient bouleverser les certitudes, par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Le journal d'un séducteur, de Danièle Dubroux, en présence de la réalisatrice.

dimanche 17 août

- Parution du n° 35 de *Corbières matin*, dernier numéro de la série 1997.
- 9 h** > sortie pédestre.
Excursion sur l'Alaric. Un final en beauté.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Rainer Maria Rilke » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 17 h** > au petit cloître, les comédiens Marc Betton et Laurent Manzoni nous donnent à entendre un florilège de textes – Michaux, Mallarmé, Bloy, Kafka – autour des crimes et des vertus.
- 21 h** > grand concert d'orgues en l'église Saint-Michel par Jean-Pierre Lecaudey. Au programme : Charles-Marie Widor, Léon Boellmann, César Franck, Louis Vierne.



IX De la Méditerranée

> à Carcassonne par Lagrasse



Chaque jour, nous vous proposons une des routes des vins tracées par l'AOC Corbières. Un circuit qui vous permet de découvrir les paysages, les sites et les producteurs qui font cette appellation.

- > **Portel-des-Corbières.** À voir : les ruines de l'église gothique Notre-Dame des Oubliés. Dans de monumentales galeries creusées dans le gypse, les vignerons du Rocbère ont créé un chai et ont imaginé et conçu un lieu touristique dédié au vin et à la Méditerranée : Terra Vinea. Ce voyage à 80 mètres sous terre vous permet de découvrir une cathédrale de fûts et une ville gallo-romaine. Une promenade botanique complète la visite.
 - *La cave Rocbère* (04 68 48 28 05). Un petit écomusée vous est présenté dans le caveau, à proximité de la cave).
- > Vous poursuivez sur la départementale 611 a en direction de **Ripaud**. Vous admirerez les gorges de Ripaud et le pont médiéval sur la Berre, à mi-chemin entre Portel et Ripaud. Vous atteignez le hameau de Ripaud. L'ermitage Saint-Victor, à 422 mètres, est tout proche et vous offre son fabuleux point de vue. La départementale 611 vous conduit à **Thézan-des-Corbières**. Voir l'église des XI^e et XVIII^e siècles, les remparts de l'ancien village.
 - *Le château d'aiguilloux* (04 68 43 32 71).
 - *Le château Saint-Estève* (04 68 43 33 34).
 - *Le Cellier Roque d'Agnel* (04 68 43 32 13).
- > La départementale 611 et la départementale 613 vous guident à **Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse**. À voir : le village fondé en 800 et bâti sur un éperon rocheux, comme une nef, dont la proue surplombe le profond ruisseau de la Nielle.
 - *Le cellier des demoiselles* (04 68 44 02 73).
 - *Le domaine de Montjoie* (04 68 44 05 60).
- > Vous poursuivez sur la départementale 3 vers **Tournissan**. À voir : les vestiges de fortifications et l'ancienne porte, la chapelle Saint-Roch du XVII^e siècle.
 - *Les Vignerons du pas de Charlemagne* (04 68 44 03 09).
- > La départementale 3 vous conduit à **Lagrasse**. L'un des plus beaux villages de France, doté de vestiges des fortifications, maisons du XV^e siècle, porte d'eau. Incontournable : l'abbaye bénédictine.
 - *Le domaine Henry Carbonnel*. (04 68 43 13 99).
 - *La maison du terroir de Lagrasse* (04 68 43 11 43).
 - *La cave de Lagrasse* (04 68 43 10 62).
- > La départementale 3 longe les gorges de l'Alsou et remonte jusqu'à l'intersection avec la départementale 114 vers **Montlaur**. À voir : le village du haut Moyen Âge, les vestiges d'un château et de moulins, l'église Sainte-Eulalie de Lérída.
 - *Le domaine Baillat* (04 68 24 08 05).
 - *La cave de Montlaurier* (04 68 24 08 17).
- > La départementale 57, par le col de l'Alaric, vous mène à **Capendu**. Ne pas manquer l'église romane du XII^e siècle, la maison natale de Barbès.
- > La nationale 113 vous conduit à **Barbaira**. À voir : l'église Saint-Julien du XVII^e siècle. Curiosité : Les vestiges du château de Miramont.
 - *La cave de Barbaira* (04 68 79 01 79).
- > Vous continuez sur la route nationale 113 et atteignez **Floure**. À voir : le château de Gaston Bonheur, les bénitiers.
 - *Le château de Floure* (04 68 79 11 29).
 - *Le domaine des chandelles chais-Suzanne* (04 68 79 00 10).
- > Quelques kilomètres encore sur la route nationale 113 et vous voilà à **Carcassonne** où se dresse fièrement le château comtal, dans l'enceinte de la Cité.
- > **Syndicat de l'AOC Corbières**,
Maison des Terroirs,
Le Château – 11 200 BOUTENAC
Tél. : 04 68 27 73 00

renseignements pratiques

corbières matin

Lieux et horaires d'ouverture

> La librairie

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de 10 heures à 20 h 30.

> L'exposition

de dessins de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre Cagnat, à l'abbaye, de 14 heures à 19 heures.

> Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 11 heures, 15 heures et 17 heures, dans l'ancienne cuisine des moines de l'abbaye.

> L'atelier de philosophie pour les enfants

se déroule de 11 heures à midi à l'école du village.

> L'atelier de philosophie pour les adultes

a lieu à l'école, chaque après-midi à 15 heures.

> L'atelier de tiffin

(alphabet des Touaregs) se tient à l'abbaye, chaque jour de 15 h 30 à 17 heures.

> Le bistrot du Banquet,

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont proposés : dégustation de vin, boissons, glaces, tartines du pays, salades...

> Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21h30 à l'abbaye. Entrée : 35F, gratuit moins de 12 ans.

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent chaque soir deux formules spéciales, avant et après les séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour vous permettre de ne rien rater. Premier service entre 19 heures et 21 heures ; deuxième service à partir de 23 heures.

- > **Hostellerie Charlemagne** : 04 68 43 10 89
- > **Le Saint-Hubert** : 04 68 43 15 22
- > **Les Trois Grâces** : 04 68 43 18 17

corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse 11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

> Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

> Dominique Blanc > Michèle Planel > Alain Raybaud
> Philippe Rochette > Jean-Claude Zancarini > Nicole Zimmermann.

Corrections > Laure Clément > Francine Andreieff

Stagiaire > Elsa Brunet

Conception graphique

> Imme Werner

Photo numérique

> Prise de vue : Simon Andreieff
> traitement de l'image : Jean-Marc Fabius et Virginie Barcelona

Publicité > Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox à l'école du village

> Roland Defaye > Ludovic Van Den Driessche > Éric Dovergne

Diffusion > Suzanne Beaujour

Distribution

> L'Indépendant.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox, des papeteries Arjo Wiggins
et de l'A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et Corbières matin sur Internet

<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>

Conception > Francisco Cabrita > Alexandre Ganea

europa

revue littéraire mensuelle

fondée en 1923

parmi les dernières parutions

Walter Benjamin

Stefan Zweig

Jean Genet

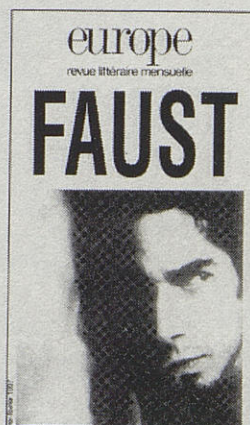
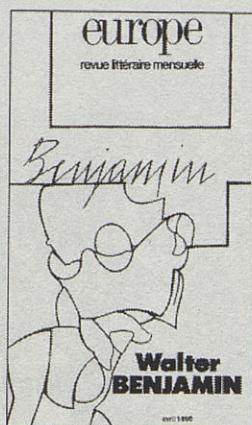
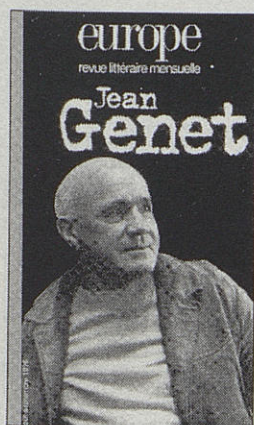
Faust

Italo Calvino

USA : Nouvelles Voix du Sud

Rudyard Kipling

Fernand Léger



En vente en librairie

Europe, 64, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Tél. : 01 43 37 59 04 - Fax : 01 45 35 92 04

Abonnement un an - France : 460 F. Etranger : 560 F.

Affiche > Journée noire à Lagrasse : Daeninckx, Martin, Vautrin **p.5** > l'Aude des lettres : Henri Gougaud **p.15** >
Crimes et vertus en Corbières : L'art du greffier **p.16** >
Cadavre exquis : Alain Raybaud **p.19** > Un été, des étals : La menthe **p.23** >
Garrigue : Les ennemis **p.26** > Inédits : François Bon **p.28**

Le quotidien du banquet

v v v v

- Les ateliers de philosophie
- De Bruay en Artois
à l'affaire Dutroux :
La preuve !
- Savonarole, Machiavel,
Guichardin,
La politique et la guerre
- Le journal d'un séducteur*
de Danièle Dubroux